

# Fray Eugenio, ou L'auto-da-fé de 1680 , par M. Mortonval

Guesdon, Alexandre Furcy (1780-1856). Auteur du texte. Fray Eugenio, ou L'auto-da-fé de 1680 , par M. Mortonval. 1826.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).











# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680,

PAR

### M. MORTONVAL,

AUTEUR

DU TARIFF MODERNE ET DU COMTE DE VILLAMAYOR.

TOME SECOND.

PARIS

AMBROISE DUPONT ET COMPAGNIE,

RUE CIVILISME, N. 16, EN FACE DE LA RUE COLBERT.

1826

IMPRIMERIE DE J. TASTU.





# FRAY-EUGÉNIO

OU

L'AUTO-DA-FÉ DE 1680.

5832

5837.



IMPRIMERIE DE J. TASTU,  
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.



# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680,

PAR

**M. MORTONVAL,**

AUTEUR

DU TARTUFE MODERNE ET DU COMTE DE VILLAMAYOR.



TOME SECOND.



PARIS

AMBROISE DUPONT ET COMPAGNIE,

RUE VIVIENNE, N. 16, EN FACE DE LA RUE COLBERT.



1826



# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA NOURRICE.

MADAME Jourdan, veuve d'un bon bourgeois de Paris, dont l'honnête aisance était le fruit de son commerce de laines d'Espagne, habitait, dans sa jeunesse, une jolie maison de campagne à Saint-Cloud. Fraîche alors, et remarquable par l'éclat de son teint vermeil, garant d'une bonne santé, elle allaitait un bel enfant dans ce village à l'époque où MADAME duchesse

d'Orléans était enceinte. La princesse s'était plu quelquefois à caresser l'enfant de la bonne Jourdan, quand le hasard l'avait offert à ses regards, à la promenade dans les allées du parc; et le curé de Saint-Cloud la lui ayant proposée pour nourrice, elle l'accepta sans difficulté. Marie-Louise d'Orléans, sa fille, tendrement attachée à cette seconde mère, n'avait jamais voulu consentir, en grandissant, à se séparer de *mademoiselle* Jourdan; car alors, dans les maisons des grands, et surtout chez les princes, on ne donnait pas le nom de dame à l'épouse d'un bourgeois. De son côté, cette femme avait conçu pour l'enfant nourri de son lait une affection si passionnée, qu'elle renonça, sans regret, au séjour d'une bonne maison où elle commandait en

maîtresse, pour vivre au Palais-Royal dans un état voisin de la domesticité, auprès de sa petite princesse; et plus tard, en la suivant en Espagne, elle n'avait pas cru lui faire un grand sacrifice, tant étaient magnifiques les récits que l'on faisait à la cour, de ce pays d'*el Dorado*, depuis qu'on avait résolu le mariage de MADemoiselle avec Charles II.

Madame Jourdan était encore dans ces favorables dispositions, quand, après avoir dépassé la frontière de France, un ordre de la *camaréra mayor* avait, tout-à-coup, séparé Natalia des autres femmes attachées au service personnel de la reine. La nourrice ne l'avait pas revue depuis ce jour; sa joie fut grande, quand elle reçut l'ordre d'aller l'attendre chez madame de Vil-



lars, et de la mener au palais ; Natalia ne se promettait pas moins de plaisir de se retrouver dans les bras de cette excellente femme, dont l'amitié lui était chère.

Elle la trouva seule, dans une salle basse, où un laquais avait l'ordre de l'introduire, aussitôt qu'elle se présenterait, en la demandant. Après les plus vives caresses, et les premières questions adressées à la fois, de part et d'autre, sans attendre la réponse, madame Jourdan avisa enfin le marquis, et lui fit poliment un compliment fort aimable en français, auquel il répondit le plus gracieusement du monde en espagnol ; tous deux se regardèrent ensuite, avec surprise, comme s'ils s'étaient parlé iroquois. « Bon ! dit la nourrice revenue la première de son

étonnement, je vois ce que c'est ; Monsieur n'entend pas la langue. Ah ! ma pauvre Natalia, le triste pays, dans lequel on ne peut faire un pas sans rencontrer un étranger ! et où le roi, tout le premier, ne sait que ce malheureux patois ! ma chère amie, puisque vous comprenez un peu le baragouin de Monsieur, faites-moi la grâce de lui dire qu'il peut se retirer ; que je vous emmène au palais où vous passerez la nuit dans ma chambre ; et qu'il est prié de revenir demain à onze heures, dans cette salle, pour nous attendre, et vous reconduire chez vous. Oui, cria-t-elle ensuite aux oreilles du marquis, croyant se faire mieux entendre en parlant plus fort ; oui, mon bon Monsieuros, mademoisella va vous expliqueros toutes las chosas..... non..... j'y renonce, dit-elle

à Natalia, je ne peux pas prononcer deux phrases de suite dans ce diable de jargon ; vous aurez plus tôt fait que moi. Effectivement , Natalia termina l'explication en quatre paroles ; le marquis, comprenant alors à merveille , prit congé de la nourrice, avec un sourire affectueux, qu'il accompagna involontairement du mot de *segnora* ; à quoi , madame Jourdan repartit par un beau salut de cour, en articulant lentement quelques mots fort civils, dont les terminaisons en *os* et en *as* , lui semblaient faire de l'espagnol assez clair pour un compliment ; et tandis qu'elle achevait d'approfondir gravement sa révérence solennelle, Natalia suivit le marquis jusqu'à la porte, en le conjurant de voir Don Luis le soir même, de calmer son esprit et de le consoler. Il lui promit de

travailler à la satisfaire et de lui rapporter le lendemain des nouvelles.

Il était nuit ; les deux dames s'acheminèrent vers le palais ; un valet de pied, sans livrée, les suivait ; Natalia ne disait mot, toute à ses pensées douloureuses ; madame Jourdan, au contraire, parlait beaucoup et très-haut du plaisir qu'elle éprouvait de la revoir, et de son chagrin de la retrouver dans un aussi triste séjour. Les gens du peuple qui passaient, frappés de son langage, se disaient l'un à l'autre : « Voilà encore de ces aventuriers de Français, venus à la suite de la reine, des *gavachos* ! » La nourrice interprétant à politesse cette expression, incessamment répétée, d'une haine méprisante, saluait chaque fois de la main, et s'adressant toujours à sa compagne, qui ne l'écou-

tait pas : « Après tout, continua-t-elle, c'est un bon peuple, et qui rend à chacun ce qui lui est dû ; ils me traitent comme l'ambassadeur de France lui-même ; et cela, seulement parce que j'appartiens à Sa Majesté. Dernièrement, j'ai eu l'honneur de suivre à la messe leurs excellences monsieur et madame de Villars, et partout, sur notre passage, ce n'étaient que des acclamations de *gavatchou*, *signor gavatchou*, juste comme dans la cérémonie du Bourgeois Gentilhomme. Les pauvres gens ! ils n'en savent pas davantage, et font ce qu'ils peuvent ; ce n'est pas de leur faute si on les laisse dans cette ignorance crasse ; on dit que c'est l'inquisition... »

Natalia, réveillée de sa rêverie par ce mot redoutable, pressa le bras de sa

nourrice en lui imposant silence : « Oui, oui ; vous avez raison lui répondit-elle tout bas , le père Fray—Eugénio m'a bien recommandé de ne jamais parler de cela.

» Vous connaissez le père Fray—Eugénio ? demanda la jeune fille étonnée.

» Grâce au ciel ! mon enfant.... ah ! le digne et respectable religieux !..... mais, voici le palais, chut ! nous causerons de tout cela ; c'est ici qu'il faut se taire ; l'affreuse *camaréra mayor* !....

» Chut ! lui dit à son tour Natalia.

» Oui, oui chut, ! mon enfant, » répéta la pauvre femme réellement effrayée.

Elles venaient d'entrer dans la grande cour, où le valet de pied les quitta ; la nourrice conduisit sa jeune amie, par un escalier dérobé, jusqu'au plus haut d'une tour, qui dominait la partie des

bâtimens, occupée par les appartemens de la reine. La chambre de madame Jourdan était vaste et ornée de meubles antiques, mais riches et commodes; elle communiquait, par un cabinet décoré dans le même goût, à plusieurs petites pièces, dans l'une desquelles était un lit. La nourrice apprit à Natalia qu'elle destinait cette portion de son appartement à son fils, frère de lait de la reine, et que son commerce de laines d'Espagne amenait quelquefois à Madrid; mais que la *camaréra mayor* s'était formellement opposée à cette disposition, attendu qu'aucun homme ne devait habiter cette tour, qui faisait partie des appartemens de la reine, et où logeaient les femmes attachées au service de la personne de Sa Majesté. Toute cette aile du palais se trouvait

donc ainsi sous la domination exclusive et absolue de la duchesse de Terra-Nova; elle en faisait elle-même l'inspection à l'heure du coucher; et après avoir fait fermer les portes, qui ouvraient une issue au-dehors, elle en emportait les clefs dans sa chambre.

« Quelle femme ! s'écria la pauvre Jourdan avec un soupir ! ah ! Mademoiselle, dans quelle étroite servitude elle tient notre adorable princesse ! Pauvre chère enfant, continua la nourrice les yeux humides de pleurs ; si vous saviez comme elle est malheureuse ! Pendant les six semaines que nous avons été emprisonnées dans cette triste maison de plaisance du Ban Rétineros, Ratiros, je ne sais comme ils disent...

» — Du *Buen-Retiro* ? demanda Natalia.



» Précisément, reprit madame Jourdan; eh bien ! durant tout ce temps-là, la duchesse n'a laissé qui que ce soit, approcher de la pauvre petite, sous prétexte que personne ne peut avoir l'honneur de faire la cour à une reine d'Espagne, avant qu'elle n'ait fait son entrée dans Madrid. Madame de Villars n'a pu la voir, qu'une seule fois, et encore, le roi et la reine-mère qui s'étaient laissés attendrir par les larmes de ma chère princesse, sont-ils restés dans la chambre pendant le quart-d'heure qu'a duré la visite. La *camaréra mayor* avait déclaré que le devoir de sa charge lui commandait de ne se prêter à leur désir qu'à cette condition.

» — Comment ! dit Natalia, au comble de la surprise; le roi soumet ainsi sa volonté à celle de la *camaréra mayor*?

» — Bon ! cela n'est rien encore , répondit la nourrice ; la duchesse a mis dans la tête du roi qu'elle ne peut répondre de son honneur , dont la garde lui est confiée , si elle n'est pas maîtresse absolue de tout diriger selon l'étiquette établie sous le feu roi , pour la maison de la reine Élisabeth , fille de notre Henri IV ; et le roi , effrayé de ce qui pourrait arriver par l'effet de la moindre complaisance de sa part , a laissé tout pouvoir à la *camaréra mayor*. C'est au point , que dernièrement , seule , accablée d'ennui , dans sa chambre , la pauvre chère enfant , lasse de répéter ses Heures en latin , unique lecture qu'on lui permette , s'était mise à peindre des fleurs , comme vous faisiez ensemble à Saint-Cloud ; la duchesse survenant , elle a d'abord

fait son devoir de baisser respectueusement la main de sa maîtresse ; puis prenant sur la table pinceaux, boîte à couleurs et dessins ; elle a tout jeté au feu en disant qu'une REINE D'ESPAGNE ne devait pas travailler de ses mains comme une mercenaire ! Une REINE D'ESPAGNE ! elle n'a jamais que ce mot à la bouche, quand elle lui fait les plus grandes impertinences ! La chère petite, pleurant de dépit, s'est approchée de la fenêtre pour cacher ses larmes à cette femme. Alors, la furie.... oui, mademoiselle, je l'appelle la furie, dit en s'interrompant la nourrice qui ne pouvait plus maîtriser sa colère ; c'est plus fort que moi ; je sais le respect que je dois à une duchesse, à une grande dame, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'ai jamais vu de plus méchante

vieille; c'est une Merlusine, une vraie furie.... La furie donc, grondant aigrement la douce créature, lui a dit avec insolence : Madame, une REINE D'ESPAGNE ne doit pas regarder aux fenêtres; mon devoir et le soin de l'honneur du roi mon maître, me commandent de représenter à Votre Majesté qu'il est convenable qu'une REINE D'ESPAGNE se tienne assise dans son fauteuil.... Enfin, ma chère demoiselle, vous entendrez vous-même tout ce que vous racontera cette pauvre princesse, et vous en pleurerez, comme nous, de dépit.

» — Et le moyen d'approcher de la reine ? demanda Natalia ; comment tromper la surveillance de cette impitoyable geôlière ? »

Madame Jourdan avait ramené la

jeune fille dans sa chambre ; et tout en lui répondant, elle tirait d'une armoire, du linge et tout l'attirail nécessaire pour arranger proprement trois couverts sur une petite table. Elle la chargea ensuite de plusieurs plats de sucreries et d'oranges ; puis elle apporta une bouteille de liqueur de France, et une autre de vin de Frontignan, doux souvenirs de la patrie.

» Ma chère demoiselle Natalia, lui dit-elle, en achevant les apprêts du goûter, tous les matins que Dieu fait, le roi, dont la chambre est proche de celle de la reine, se lève à la pointe du jour. Il va bien vite entendre la messe, et part ensuite pour la chasse, d'où il ne revient quelquefois qu'à la nuit. Comme la furie n'entre qu'à huit heures chez Sa Majesté, pour la suivre à la

chapelle, ma chère enfant jouit du moins d'un peu de liberté, dans sa chambre, jusqu'à ce moment; c'est alors seulement que je puis la voir pendant qu'elle prend son café, que je fais toujours moi-même, et que je lui apporte dans son lit. Il est convenu que demain vous descendrez avec moi, à six heures et demie, et que je vous laisserai ensemble jusqu'à sept heures et demie, moment où je ramènerai les femmes de chambre pour la lever. Enfin, elle pourra donc causer avec une personne qu'elle aime, et qui a de l'esprit pour l'entendre! Car moi, pauvre femme, je n'ai qu'un bon cœur; et je ne sais que pleurer à tout ce qu'elle me dit. Mais c'est assez gémir, le chagrin n'avance à rien; ne songeons ce soir qu'à passer le temps agréablement

jusqu'à l'instant du souper. J'attends le père Fray-Eugénio.....

» — Vous recevez ici ce terrible religieux ? demanda Natalia avec beaucoup d'intérêt.

» — Lui, terrible ! répondit la nourrice ; et qui donc a pris soin de vous faire un semblable portrait du digne et saint personnage ! Il est doux comme une brebis , et parle français aussi bien que M. de Meaux , qui a fait l'oraison funèbre de ma défunte maîtresse, MADAME, la mère de ma pauvre enfant, que l'indigne chevalier de Lorraine a empoisonnée dans un verre d'eau de chicorée....

» — Le père Fray-Eugénio, disiez-vous , est donc....

» — Ah ! ma chère demoiselle , reprit la nourrice , en suivant son idée , je



sais fort bien que monseigneur le chevalier de Lorraine est un très-grand seigneur; et qu'une bourgeoise ne doit parler qu'avec respect d'un homme de son rang; mais il a empoisonné ma défunte et adorable maîtresse....

» — Pardon, ma bonne madame Jourdan, mais vous me racontiez que le père Fray-Eugénio....

» — Oui, mademoiselle, oui, je vous disais que quand je suis arrivée ici, mon premier soin a été d'aller remercier Dieu d'avoir fait, sans malencontre, un si long et si périlleux voyage; mais j'ai couru toutes les églises de Madrid sans rencontrer un seul prêtre qui sût assez parler la langue pour être en état de me confesser; car, pour se faire entendre, il faut crier à tue-tête, comme vous avez vu tout à l'heure avec ce pau-



vre marquis. Le chapelain de l'ambassade de France est très-vieux, et ne manque pas d'affaires avec tous nos compatriotes qu'il a sur les bras : enfin, Dieu nous a envoyé le père Fray-Eugénio ; hier il a été présenté à la reine ; il lui a fait un compliment en aussi bon français qu'un courtisan de Saint-Germain, et qui nous a tous charmés. Je suis vite allée chez madame de Villars lui demander une lettre pour le bon religieux, afin de le prier de se charger de ma conscience. Je craignais qu'il ne fit de grandes difficultés ; tout au contraire, il a paru ravi de ma demande, et dès le soir il est venu me voir ici. Ah ! ma chère, c'est un saint ! Comme il chérit notre adorable reine, comme il s'inquiète de son salut ! Il m'a supplié de mettre à ses pieds un chapelet

béni par le Saint-Père Innocent XI, et des Heures qui ont appartenu à feu sa sainteté Clément X. Ma chère demoiselle, quel bonheur si un homme de ce mérite était confesseur de la reine !

» — Et croyez-vous qu'il le désire ? demanda vivement Natalia.

» — Je n'en doute pas, mademoiselle, vous savez bien que c'est un poste de la plus grande importance, auquel on n'a encore nommé personne, faute de trouver un homme de mérite qui sache parler français. Mais le bon religieux est si modeste ; il a si peu d'ambition ! Il ne songe guère à tout cela ; il ne m'en a pas dit un seul mot.

» — Et comment la reine a-t-elle reçu les présents dont il vous a prié de lui faire hommage ?

» — Je n'ai pas eu le temps de lui en dire un seul mot ; elle ne s'occupait que de vous , et ne m'a pas permis de lui parler d'autre chose. Vous la connaissez comme moi ; tout est perdu quand on prend mal son temps , avec elle ; et j'ai pensé que vous , ma chère demoiselle , qui avez tant d'esprit , vous pourriez , mieux que moi , faire valoir les présens , et entamer l'affaire du confessionnal ; vous savez si bien vous y prendre , que tout le monde a recours à vous pour obtenir ce qu'on désire de la princesse.

» — Oui , répondit Natalia très-émue , je me chargerai volontiers de lui parler à ce sujet , et je verrai le père Fray-Eugénio avec beaucoup d'intérêt.

Au même instant le religieux s'annonça en dehors , par un *Ave-Maria*

prononcé lentement à la porte de la chambre Madame Jourdan courut la lui ouvrir, transportée de joie. Il entra, la tête entièrement couverte de son capuchon; quand il le jeta en arrière, en s'asseyant à la table du goûter, Natalia fut frappée de la figure étrange du moine; mais il ne lui parut pas si laid que Don Luis le lui avait dépeint. Il est vrai qu'à l'aspect d'une aussi belle personne, les traits difformes de son visage cicatrisé prirent une expression de douceur et de plaisir, qui n'était pas sans agrémens. Pour elle, tout entière au désir ardent de se concilier la bienveillance de cet homme, dont l'influence sur l'esprit de Mellini pouvait servir ses projets en faveur de Don Luis, elle se promet bien de ne négliger aucun moyen de lui plaire.



## CHAPITRE II.

### LE GOUTER DU DIRECTEUR.

NATALIA, douée de beaucoup de finesse et de pénétration, eut bientôt démêlé le but de l'ambition de Fray-Eugénio, et la véritable cause des soins qu'il rendait, avec une apparente bonhomie, à l'obscur nourrice. Beaucoup d'intrigues étaient déjà nouées pour nommer le confesseur de la reine. Tous les partis qui divisaient la cour avaient compris que cette princesse, encore sans consistance, pourrait plus tard, étant bien dirigée, prendre de l'empire

sur l'esprit de son faible époux, et renverser la *camaréra mayor*. Cet événement devait produire dans le palais une révolution qui ne manquerait pas d'avoir une grande influence sur les affaires publiques. Chacun avait donné un candidat pour le confessionnal, et faisait mouvoir tous les ressorts de la politique afin d'obtenir son triomphe.

Par malheur pour tous ces intrigans, dans cette affaire seule, il était du moins permis à la reine d'avoir une volonté, et une certaine part d'influence. La reine-mère, le nonce et l'ambassadeur de France, formaient la brigade la plus puissante, à laquelle était opposée, avec non moins d'espoir et beaucoup plus d'audace, celle de la *camaréra mayor* avec le confesseur du roi, Reluz, dominicain membre du Saint-Office, et

le secrétaire d'État Eguya. Rome était d'un côté, l'inquisition de l'autre ; deux poids immenses , uniques moteurs de toute la machine politique de cette déplorable monarchie , réduite à faire un choix entre deux factions sacerdotales également ambitieuses , également ardentes à la dévorer. Le premier ministre , nommé seulement de la veille , allait enfin rompre l'équilibre , par son alliance avec l'un des partis ; il hésitait à se prononcer. Ses affections étaient du côté de Rome , par la reine-mère son ancienne amie et son plus ferme appui auprès du roi ; mais il était retenu par la terreur que lui inspirait le saint tribunal. Cependant , le nonce comptait beaucoup , pour le décider , sur la vigueur qu'il venait de déployer à l'occasion des deux brefs ; et en atten-



dant l'effet de ses audacieuses entreprises, il avait jugé prudent de ne pas proposer ouvertement le père Fray-Eugénio, sa créature, pour confesseur de la reine, de peur de soulever contre lui la cabale des inquisiteurs qui déclaraient leur intention de placer, auprès d'elle, un des leurs. Il avait donc saisi avec empressement l'occasion offerte au moine de s'insinuer mystérieusement dans la domesticité de la reine et de s'ouvrir ainsi, à petit bruit, un chemin jusqu'à elle, sans éveiller l'attention de personne.

Ces particularités étaient inconnues à Natalia; mais elle comprit sans peine que le religieux aspirait à la place, et que la faveur de la nourrice ne lui était pas indifférente; c'était assez pour le dessein qu'elle venait de concevoir.



Elle observa sa figure avec attention, quand madame Jourdan lui parla de l'amitié que la reine avait, depuis longtemps, pour la jeune personne qu'il voyait, et des bontés familières dont elle l'honorait. La nourrice ajouta que devant passer, avec sa maîtresse, une partie de la matinée du lendemain, c'était elle qui se chargeait de faire agréer les présens sacrés du révérend père, et de la disposer favorablement à son égard. Fray-Eugénio lança sur Natalia un de ces regards pleins de feu dont lui avait parlé Don Luis. Elle le soutint sans s'étonner, et continuant l'explication de madame Jourdan, elle déclara son dessein d'appeler l'attention et l'intérêt de la reine sur le vénérable religieux, qui, d'après les récits de sa digne amie, et tout ce

qu'elle avait entendu dire, lui paraissait le plus digne de diriger la conscience d'une grande souveraine. A cette conclusion, l'œil du moine, qui s'était animé par degrés, étincela tout-à-coup de traits si vifs, que leur éclat, troublant Natalia, la contraignit enfin à détourner la vue. Mais, au même instant, une des femmes de chambre françaises entr'ouvrit la porte, et avertit la nourrice que la reine la demandait sur-le-champ. « Je vois ce que c'est, dit-elle au moine, en se levant pour obéir à cet ordre ; Sa Majesté aura trouvé le moyen de s'échapper un moment pour savoir si j'ai réussi à lui amener sa chère Natalia. »

Le moine s'émut évidemment en entendant ce nom : à peine la nourrice fut-elle sortie, que la jeune fille, se

jétant aux pieds du religieux , le conjura, dans les termes les plus touchans , d'être favorable à la prière qu'elle avait à lui adresser.

« Parlez, ma fille , lui répondit-il, sans la relever, et en prenant ses mains jointes dans les siennes.

» — Mon père, lui dit-elle avec véhémence, un arrêt cruel, injuste....

» — Injuste pour lui seul, interrompit le religieux courroucé.

» — Pour lui seul ! mon père, s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi. Comment ! je n'ai nommé personne.

» — Pour Don Luis de la Cerda, mon enfant ; je lis dans votre cœur. Sa grâce peut en effet dépendre de moi ; le nonce a le droit de la prononcer ; mais il faut absolument qu'elle lui soit demandée par le roi ; or , pour disposer l'esprit

de ce prince à une semblable démarche , il y faudrait intéresser sa conscience , et je me sens capable de cet effort. Que pouvez-vous pour m'aider à me rapprocher de lui ?

» — Je puis supplier la reine...

» — Parlez-lui donc de moi , repartit vivement le père ; inspirez-lui le désir de m'entendre , et comptez alors sur mon appui... Mais reprenez votre place , il ne faut pas que l'on vous voie dans cette attitude.

» — Oui , oui , mon père , dit , en se replaçant sur sa chaise , Natalia toute tremblante , et les yeux fixés sur Fray-Eugénio , avec l'expression de l'étonnement et de la frayeur. Oui , certainement , je lui parlerai de vous !..... mais de grâce , comment avez-vous pu savoir ?....

» — Je sais tout, ma fille ; sa conduite fut noble et courageuse, et il ne tiendra qu'à vous qu'il en reçoive le prix. Ce royaume est bien malheureux, parce qu'il est livré à l'impiété ; Dieu ne dédaigne pas d'employer quelquefois les plus faibles moyens à l'accomplissement de ses plus grands desseins ; peut-être vous et moi, sommes-nous appelés à lui servir aujourd'hui d'instrumens ; c'est de Rome, ma fille, de Rome seule que peut venir, et le bonheur de l'Espagne et la grâce de Don Luis ; ayez toujours ces deux objets devant les yeux, et travaillez avec ardeur, sous le voile du plus profond mystère, à me rapprocher de l'oreille du roi, en me frayant un chemin jusqu'à lui, par la faveur de la reine ; zèle et secret, voilà votre devise. Récitez le *credo*, et pensez à Don Luis.

» — Oui, mon père, répondit Natalia tout bas ; oui, je me tairai ; je ferai tout ce que vous me commanderez.

» — On vient, interrompit le moine ; du calme ; pas un mot devant madame Jourdan ! »

La nourrice, en entrant, se jeta dans son fauteuil avec tous les signes d'un grand trouble ; elle respirait à peine. « Quelle scène ! bon Dieu ! s'écria-t-elle ; ah ! la vilaine créature ! la maudite furie !

» — Mauvaises paroles ! ma fille, observa froidement le religieux ; nous lisons dans saint Mathieu qu'il ne faut pas dire à son frère, *raca*.

» — Je n'ai point dit *raca*, mon révérend père ; cependant vous avez bien raison, et saint Mathieu aussi ; sans doute, c'est une grande dame, et tout

respect lui est dû ; mais n'en doit-elle pas aussi à la reine, la maudite fée qu'elle est ?

» — Il ne faut point maudire ; que s'est-il passé ?

» — Figurez-vous, continua la nourrice dans une violente agitation, que la pauvre chère princesse était passée tout doucement dans son cabinet, d'où elle avait donné l'ordre de me faire descendre ; voilà que la vieille scélérate.... pardon, mon père, la *carama*, *cari-mara*, comme vous voudrez, est entrée de son côté en même temps que moi ; la reine alors m'a repoussée dans un second cabinet, où elle s'est réfugiée à ma suite, et dont elle a fermé la porte au nez de la duchesse.... Si vous aviez entendu toutes les insolences que la furie lui a dites à travers cette porte !

elle frappait à grands coups, en lui répétant je ne sais quoi dans son abominable baragouin ; mais il fallait que cela fût bien infâme, car la pauvre princesse en a pâli ; et aussitôt que j'eus satisfait à toutes ses demandes au sujet de mademoiselle Natalia..., quand elle a su qu'elle était ici enfin, elle m'a vite renvoyée, et elle est allée ouvrir à la vieille fée ; j'ai écouté ; cette indigne créature la traitait comme une petite fille, et ma pauvre enfant sanglottait de dépit et de douleur. Ah, mon père ! laissez-moi dire encore une seule fois que cette furie maudite est une maudite, maudite créature, que Dieu la maudisse, la remaudisse à jamais, et qu'il me pardonne de parler de la sorte d'une si grande duchesse ! »

La bonne Jourdan se prit alors à



pleurer à chaudes larmes ; et tandis que le religieux rêvait sur cet événement, Natalia ne le perdait pas de vue. « Je suis étonné, dit-il enfin, que le roi lui permette tant de rigueur. On assure qu'il aime passionnément la jeune reine.

» — Oui, oui, murmura la nourrice d'un air courroucé ; oui, le roi l'aime, à ce qu'ils disent tous ; moi, je ne croirai à cet amour-là, que quand je verrai un bel et bon enfant qui mette la paix dans le ménage.

» — Eh bien ! reprit le moine en observant la nourrice avec une grande attention ; Dieu accordera sans doute bientôt à l'Espagne cette insigne bénédiction.

» — Dieu ne l'accordera pas, mon révérend père, répondit la nourrice d'un ton résolu.

» — Eh pourquoi pas, ma bonne dame ?

» — Pourquoi ! ah vraiment pourquoi ! répéta-t-elle avec un sourire dédaigneux. Pourquoi ! je sais ce que je dis, mon père, » ajouta-t-elle sèchement.

Tous trois restèrent muets pendant quelques momens ; le religieux fixait toujours sur la nourrice un regard pénétrant. Elle rompit le silence la première ; et, après un soupir prolongé : « Ah ! dit-elle, le proverbe a bien raison ! un malheur ne vient jamais seul ; j'ai justement aujourd'hui reçu de mon fils une lettre bien triste.... A propos, continua-t-elle en s'interrompant, j'oubliais de vous conter cela, mademoiselle Natalia ; mon fils Nicolas a fait votre commission, il a remis l'argent

dont vous l'aviez chargé, à cette pauvre femme de Cangas; saviez-vous qu'elle est sorcière? »

Le moine tressaillit et devint plus attentif encore.

« — C'est ma nourrice, répondit Natalia en s'efforçant de paraître calme.

» — C'est bien, repartit madame Jourdan; il faut toujours chérir sa nourrice, et l'honorer comme une véritable mère. Mais enfin la pauvre femme est devenue magicienne, et.....

» — Je lui crois plutôt l'esprit un peu dérangé, Madame, interrompit Natalia; mais, dites-moi, votre fils l'a donc vue; est-elle encore à Cangas?

» — J'espère bien que non, répliqua vivement la nourrice, elle doit être arrivée à Madrid à l'heure qu'il est, et j'ai grande impatience de la voir.

» — Vous ! Madame ; eh pourquoi ? vous m'étonnez beaucoup !

» — Hélas, c'est pour mon fils ; je veux la consulter sur sa santé ; n'y a-t-il pas du mal, mon père, à consulter une sorcière ?....

» — Mais, Madame, elle ne l'est pas, interrompit Natalia.

» — Elle l'est, Mademoiselle, repartit la nourrice en s'échauffant ; je sais bien ce que je dis. Mon fils l'a trouvée à Cangas, réduite à la dernière misère, dans une maison dont elle avait vendu jusqu'au dernier meuble pour vivre ; personne ne voulait approcher d'elle à cause de ses sortilèges.

» — Mais sa famille ?...

» — Toute sa famille a disparu on ne sait comment ; on les croit arrêtés par l'inquisition. Mon fils en a pris pitié ; la

pauvre créature lui a dit qu'elle avait dessein d'aller retrouver son mari à Grenade, avec l'argent que vous lui avez envoyé. Nicolas, qui est la bonté même, l'a conduite sur une de ses mules jusqu'à Salamanque, où il est resté pour ses affaires; de-là, il l'a confiée à un muletier pour l'amener à Madrid. Il m'écrit que sur toute la route, on ne la connaît que sous le nom de la sorcière de Cangas; et qu'à Salamanque elle a guéri un jeune garçon de la maladie dont lui-même a été affligé pendant long-temps, maladie toute semblable à celle du roi d'Espagne....

» — Comment ! interrompit Fray-Eugénio frappé de cette remarque.

» — Toute semblable, mon révérend père, j'en ai été surprise la première fois que j'ai vu le roi dans un de ses ac-

cès; la reine en est convenue avec moi, elle connaît bien le mal de son frère de lait, pour qui elle a de l'amitié; c'est la même chose : des convulsions, de l'écume à la bouche, les yeux qui se tournent... enfin tout de même. Eh bien ! comme je vous le disais, la sorcière de Cangas a guéri, dans l'auberge de Salamanque, un jeune garçon de cette maladie-là, rien qu'avec des paroles et un charme. Mon fils se croyait délivré de ce mal cruel depuis long-temps ; mais, après le départ de la sorcière, il en a eu un fort accès qui le retient dans cette ville ; voilà pourquoi il me prie de la voir sur-le-champ pendant qu'elle doit être encore à Madrid, et de lui demander ce qu'il doit faire pour se guérir.

» — Vous avez donc son adresse à

Madrid? demanda Natalia avec empressement.

» — Oui, répliqua la nourrice, mon fils m'indique la demeure du muletier qui l'a amenée, et qui sait où elle loge ordinairement dans cette ville; car cet homme la connaît depuis long-temps.... Mais, mon révérend père, continua-t-elle en s'adressant de nouveau à Fray-Eugénio, je vous le demande encore, n'est-ce pas une grande impiété de consulter une sorcière au sujet de la maladie de mon garçon?

» — Ma fille, répondit le moine d'un ton imposant; l'impiété consiste à limiter, dans nos doutes coupables, la puissance infinie de Dieu. Il a voulu quelquefois la manifester par des voies surnaturelles. Ne lisons-nous pas dans le Livre des Rois qu'il a permis à l'om-

bre de Samuel d'apparaître à la voix de la sorcière d'Endor pour annoncer à Saül la mort qui le menaçait ! L'Écriture autorise cette croyance loin de la condamner. Je consens à ce que vous voyez Maria....

» — Maria ! interrompit la jeune fille étonnée, quoi ! vous savez aussi son nom ?

» — Mais, continua-t-il sans relever cette observation, souvenez-vous bien, madame Jourdan, que je vous défends sur votre honneur de rien faire de ce que vous prescrira la sorcière de Canguas, sans me rapporter tout, jusqu'à la moindre de ses paroles. Je jugerai, par-là, s'il est convenable que je voie cette femme, afin de m'assurer si c'est réellement la sagesse de Dieu qui l'inspire. Tout cela, ma fille, veut être



conduit avec beaucoup de prudence et de secret.

» — Oui, oui, mon père, dit madame Jourdan, je me conformerai religieusement à toutes vos volontés, qui sont sacrées pour moi comme celles du ciel même.

» — Bien, répliqua Fray-Eugénio; mais le temps s'écoule, et voici bientôt l'heure où l'on va fermer les communications du dehors avec cette partie des appartemens.

» — Et mais, mon père, demanda la nourrice étonnée à son tour, qui donc vous a si bien informé des usages du palais?

» — Ma bonne madame Jourdan, reprit sévèrement le religieux, en éludant la question; un mot en particulier, s'il vous plaît. »

Dès qu'ils furent éloignés de Natalia, il ajouta tout bas : « Il faut ajourner vos projets ; je vous défends d'approcher demain de la Sainte-Table....

» — Oh ! mon père , interrompit-elle à voix basse, vous m'aviez pourtant jugée digne....

» — Vous avez perdu tout le fruit de votre absolution , répliqua - t - il , par l'emportement de vos paroles contre la duchesse ; et vous avez besoin d'un nouveau pardon ; mais passons dans ce cabinet où je puis vous entendre et vous bénir encore. »

La nourrice s'empressa d'obéir, après s'être excusée auprès de Natalia. Aussitôt qu'ils furent seuls, le père dépêcha la cérémonie en peu de mots ; puis il lui commanda de prêter la plus grande attention aux reproches qu'il avait à

lui adresser, dans l'intérêt de sa conscience.

« A diverses reprises, lui dit-il, vous avez donné à entendre que vous aviez des motifs de douter que le ciel daignât bénir l'union de notre roi et de sa jeune épouse.... Pourquoi?

» — J'ai eu tort, mon père, je ne parlerai plus de cela.

» — Je vous demande sur quoi vous fondez cette étrange opinion?

» — Mais enfin.... cette chère princesse; c'est mon enfant, mon père....

» — Eh bien?

» — Je ne l'ai jamais quittée un moment depuis qu'elle respire....

» — Eh bien?

» — Eh bien.... je suis sa seconde mère, et à ce titre.... »

L'entretien continua quelque temps

encore; mais si bas, si bas, qu'à peine entendaient-ils l'un et l'autre les paroles qu'ils se disaient tour à tour à l'oreille.

« Assez, assez, interrompit le moine après avoir longuement écouté tout ce qu'il lui importait de savoir. Le reste n'intéresse point votre conscience et ne me regarde pas. Les questions que je vous ai faites avaient, avec le salut de votre ame, un rapport qu'il ne vous est pas donné d'apercevoir, et qui me rendait indispensable la connaissance de toutes ces choses. Habituez-vous à ne jamais réfléchir sur ce que je demande, et à répondre avec la même simplicité de cœur et la même innocence d'intention qui dirigent toutes mes paroles.

» — Certainement, mon père, je

vois bien que vous êtes un saint homme, que vous ne voulez que mon salut.

» — Eh ! ma fille, que m'importe le reste ? ce palais n'est que de la poussière....

» — Pas autre chose, mon père.

» — Et que sont à mes yeux les sceptres, les couronnès et toutes les grandeurs qui les entourent ?

» — Absolument rien, je le sais.

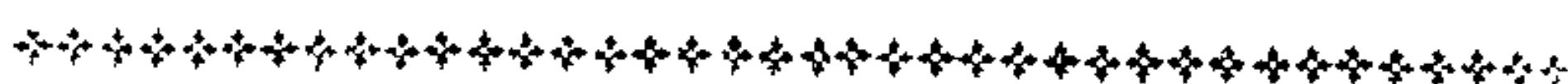
» — Je vous laisse avec Dieu, ma fille, reprit dévotement le religieux. Mettez-vous à genoux, et ne sortez pas de ce cabinet avant d'avoir récité trois fois les prières que je vous ai imposées pour pénitence. »

Par cette disposition, Fray-Eugénio rentra seul dans la chambre, où il trouva Natalia encore stupéfaite de lui avoir entendu prononcer le nom de

Maria. Elle voulait l'interroger, il ne lui en laissa pas le temps. « Ma fille, lui dit-il, à voix basse, je vous répète que je puis avoir beaucoup d'influence sur le sort de Don Luis de la Cerda; mais, pour le servir convenablement, il faut que vous me ménagiez les moyens de faire entendre ma voix ici. Ayez toujours cette idée présente à l'esprit; et si vous faites cas de mon peu d'expérience, pour vous même, songez que je ne donne de conseils utiles que dans le confessionnal. »

En achevant ces mots, le moine se couvrit la tête de son capuchon et sortit de la chambre.





## CHAPITRE III.

MARIA RETROUVÉE.

DON Luis, en sortant de chez Natalia, le cœur déchiré, l'esprit dans un désordre affreux, était allé chez le président du conseil de Castille, Guébarra de la Puente. Il avait trouvé le vénérable vieillard abandonné, gémissant seul, mourant du coup dont le nonce venait de le frapper. D'un seul mot, Rome avait rompu autour de lui, avec les liens de sa famille, les nœuds non moins sacrés de la reconnaissance et de l'amitié; ses domestiques, sa femme

elle-même et jusqu'à ses enfans, tout avait fui; tout frémissait à l'idée du contact impur de l'excommunié. Don Luis se jeta dans ses bras, le ranima, releva son courage; et, le forçant à le suivre, il le conduisit à l'hôtel de Medina-Celi, où il manda les membres du conseil de Castille au nom du duc son père; ils accoururent. L'ame ardente du jeune homme réchauffa ces ames engourdies; il leur montra la patrie blessée au cœur par l'atteinte portée au premier magistrat du royaume. Sa haute raison éclaira leur esprit; de nobles sentimens exprimés avec une éloquence naturelle, pleine de force et d'élévation, émurent ces vieux Castillans; ils sentirent enfin pétiller dans leur sein quelques étincelles du feu qui consumait le cœur généreux de Don Luis.



Ainsi disposés, il les conduisit à son père ; le duc n'était point préparé à cette démarche imposante du premier corps de l'État. Troublé, naturellement irrésolu, il ne sut opposer que de faibles raisons aux vigoureuses attaques des hommes les plus instruits du royaume , soutenant une cause excellente et toute nationale. Cependant, honteux de céder sans combattre, le duc prolongea le débat fort au-delà de l'heure à laquelle il avait promis d'aller au palais rendre une réponse définitive au nonce. Tandis que l'on discutait, Don Luis courut rassembler de nouvelles forces, et ramena bientôt avec lui, tous les chefs de famille, dont les fils étaient menacés par le second bref notifié le jour même, au nom du légat. C'étaient les grands les plus considéra-

bles par leurs richesses et leur influence dans toute la monarchie. A leur tête , se montrait, avec un caractère mâle et une bravoure héroïque , le jeune duc de Medina-Sidonia , le meilleur ami de Don Luis ; l'un et l'autre étaient l'idole du peuple et du soldat ; toute la jeunesse de Madrid eût été prompte à s'armer à leur voix. Cette coalition , sous un roi faible , guidé par un ministre inhabile et sans argent , prenait un caractère menaçant pour l'autorité. Le peuple appauvri , opprimé , accoutumé aux soulèvemens depuis la régence , pouvait se mutiner encore. Le duc se rendit à ces considérations , et s'engagea du moins à ne prendre aucune résolution définitive au sujet de l'exécution des deux brefs , sans le concours du conseil de Castille et du conseil

d'État. Ce point arrêté, les mécontents se retirèrent paisiblement, mais avec serment de rester étroitement alliés, et de réunir en faisceau tous les moyens communs de défense contre l'invasion papale.

Les jeunes seigneurs, compris dans le nouvel arrêt du nonce, s'étaient promis de se rendre, le lendemain dès la pointe du jour, chez le duc de Medina-Sidonia, pour s'entendre sur le plan qu'ils devaient suivre dans cette circonstance critique. Don Luis fut exact au rendez-vous. L'assemblée était nombreuse, chacun avait amené ses amis; c'était l'élite de la jeunesse de la cour. Les têtes étaient exaltées, tous parlaient à la fois avec emportement. On ne proposait rien moins que de soulever le peuple, de courir aux

armes , et de s'attaquer au gouvernement. Don Luis parvint à régler tous ces mouvemens désordonnés et à leur imprimer une direction commune. Il s'efforça de faire comprendre à ces extravagans qu'il ne fallait pas espérer d'intéresser le peuple à une cause qui lui était tout-à-fait étrangère ; que le gouvernement trouverait, au besoin , un parti considérable à leur opposer , et des troupes fidèles pour comprimer une émeute , dont tout l'effet serait de compliquer leurs embarras en les chargeant d'un véritable crime. Alors , il ouvrit un avis qui frappa tellement les esprits , que chacun demeura muet de surprise , et l'écouta développer son idée sans l'interrompre.

Don Luis déclara d'abord , que l'action condamnée par Rome était réel-

lement coupable et digne de châtimement; que chacun descendant au fond de sa conscience, devait s'interroger sincèrement sur ce qu'elle lui reprochait pour la part qu'il avait prise à la violation du sanctuaire et aux outrages faits aux ministres des autels. Notre premier soin, continua-t-il, doit donc être, en nous séparant, d'aller nous dénoncer nous-mêmes au saint-office. Ce tribunal, nous le savons, est toujours indulgent pour les délits qu'on lui révèle volontairement, surtout pour ceux qui ne touchent point au dogme. Sa politique saisira cette occasion de s'emparer d'une cause que Rome veut attirer à elle; et nous jeterons ainsi dans notre parti, avec tous ceux qui s'intéressent en Espagne à l'indépendance du pays, l'immensité des forces de

l'inquisition. Appuyés de la sorte, sur une base inébranlable, nous pourrons braver les coups impuissans du légat, nous satisferons à la justice divine, et le mystère profond dont le saint tribunal couvre l'action de sa justice intérieure, nous garantit, du moins, contre la honte d'une pénitence publique. Aucun de nous n'ignore que les auto-da-fés sont réservés pour la punition des crimes d'hérésie, de magie, de judaïsme ou de bigamie.

Ce conseil hardi passa sans opposition apparente, et l'on se sépara pour courir à l'exécution; toutefois, les amis des coupables, préoccupés de l'idée qu'il importait de prendre à tout événement une attitude menaçante, se répandirent de tous côtés dans la ville, excitant à l'envi une fermentation

qui, en peu d'heures, agita toutes les classes de la société, et pénétra jusque dans les couvens.

Cependant, le soleil dardait, depuis une heure, ses rayons enflammés sur les tours du palais; madame Jourdan, levée dès la pointe du jour, entra dans le cabinet où reposait Natalia, et l'avertit de se tenir prête à paraître devant la reine, qui venait de faire demander son déjeuner. La nourrice se hâta d'en terminer les apprêts. Sur un magnifique plateau, à côté de la cafetière d'or, d'où s'exhalait le parfum exquis du moka, elle plaça un joli vase du même métal, et y versa, en souriant dédaigneusement, un peu de lait de chèvre; puis, après avoir payé au souvenir de la crème jaunissante de Saint-Cloud, le tribut accou-



tumé d'un soupir de regret, elle descendit chez sa maîtresse.

Natalia était habillée ; et attendait depuis long-temps son retour avec une vive impatience, quand la nourrice reparut enfin : « Allons , dit-elle en rentrant , voilà encore du nouveau ! le roi n'est pas allé à la chasse aujourd'hui ; il est malade , et vous ne pourrez pas voir la reine ce matin.

» — Malade ! répéta Natalia ; qu'a-t-il donc ?

» — En sait-on rien ! répondit la nourrice ; c'est comme mon fils , je vous le disais bien. La porte de sa chambre est entr'ouverte ; on l'entend qui soupire ; il parle , il parle dans son baragouin ! et sans pouvoir faire entendre où il souffre. Aussi , jugez un peu ; tous les jours de la vie à la chasse ,



avant le lever du soleil, et ne rentrer qu'à la nuit ! pauvre prince ! parce qu'il soutient que cela lui fait du bien et l'amuse, les seigneurs, qui voient pourtant clairement qu'il dépérit à vue d'œil, s'en vont disant que la chasse lui est bonne, et qu'il ne vivrait pas sans cela ! En vérité, Mademoiselle, sans mon profond respect pour messieurs les courtisans, je serais tentée de penser qu'ils mentent aussi quelquefois, comme les simples particuliers.

» — Quoi ! je ne verrai pas la reine ! dit Natalia d'un air affligé.

» — Non, ma bonne demoiselle ; et cette chère enfant n'en est pas moins fâchée que vous ; elle m'a bien recommandé de vous le dire. C'est justement la première fois que cela arrive depuis que nous sommes à Madrid. Il

faut que le roi souffre beaucoup, et la pauvre petite s'inquiète. On a envoyé chercher le confesseur.

» — Oh mon Dieu ! s'écria Natalia tout effrayée.

» — Bon ! répliqua la nourrice, cela ne veut rien dire du tout. Il venait chaque jour au lever du roi ; mais, depuis une semaine, il n'a point paru. Le père Reluz est gourmand, et il a, en ce moment, un gros accès de goutte. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'on ne peut pas appeler un autre confesseur ; ce serait comme une disgrâce pour le père Reluz, que le roi ne devrait plus entendre ensuite ; la reine, elle-même, dit que c'est une affaire de beaucoup d'importance, qui occupe toute la cour, et que personne n'ose en parler ; car cela peut avoir de très-

grandes conséquences. Ah ! c'est cette maladie qui est une affaire, Mademoiselle ! la reine vient de convenir avec moi, que c'est juste comme celle de mon fils ; je lui ai parlé de la consultation de la sorcière de Cangas ; mais à peine ai-je eu prononcé ce mot-là, qu'elle a jeté un cri d'horreur. Alors, je lui ai conté tout ce que nous a dit hier le père Fray-Eugénio sur la sorcière d'Endor, et les voies de Dieu ; elle a écouté tout cela très-attentivement ; j'ai vu avec plaisir qu'elle s'est bien ressouvenue du Père, et de la manière dont il parle français ; aussi, d'après la permission que cet homme respectable m'a donnée , d'entendre la sorcière, la reine trouve bon que je la consulte , et m'a commandé de lui rapporter dans le plus grand détail,

tout ce que me dira Maria sur la santé de mon fils.

»—Lui avez-vous fait connaître qu'elle est ma nourrice, demanda Natalia ?

» — Oui certainement, Mademoiselle, et c'est ce qui l'a le plus intéressée. Elle brûle d'en causer avec vous et de vous parler aussi du père Fray-Eugénio. Je ne lui ai pas caché qu'il vous avait chargée de lui offrir quelque chose qui ne lui déplairait pas. Mais... j'y pense, Mademoiselle, nous voici maintenant libres jusqu'à demain matin ; car la *caramara* s'est déjà emparée de la reine pour l'obséder jusqu'à l'heure de son coucher. Si vous voulez, nous irions, sans plus tarder, nous informer de Maria chez le muletier de Salamanque. »

Natalia n'était pas moins impatiente.

que la nourrice d'aller à la recherche de Maria. Aussitôt qu'il fut l'heure du rendez-vous donné à Don Henrique chez le concierge de l'ambassade de France, elles s'y rendirent ensemble. Le bon marquis les y attendait; son premier soin fut d'apprendre à Natalia que Don Luis, honteux des violences auxquelles il s'était abandonné la veille devant elle, l'avait chargé de lui peindre ses remords, et d'implorer son pardon; ce peu de paroles rendit le calme à l'ame de la jeune fille, et lui donna le courage de poursuivre l'entreprise dont elle expliqua le but au marquis, en réclamant sa protection. Le bon vieillard n'hésita pas à lui donner cette nouvelle preuve de son tendre attachement, et consentit à l'accompagner avec madame Jourdan.

Tous trois se mirent donc en route pour trouver d'abord le muletier de Salamanque. Guidés par les instructions du fils de la nourrice, ils rencontrèrent cet homme dans une hôtellerie à l'extrémité du faubourg de Lavapiés, auprès de l'hôpital des Arragonnais. Il avait en effet amené Maria, la veille même, et leur dit qu'elle habitait ordinairement, à Madrid, une petite auberge tenue, non loin de-là, par Blanca Nogueira, et dont il leur donna l'adresse.

En dépit des indications précises du muletier, le marquis eut beaucoup de peine à découvrir cette maison, au fond d'un passage obscur où l'on ne parvenait qu'à travers les détours de plusieurs ruelles étroites et fangeuses. Pour épargner à ses deux

compagnes la fatigue de ces recherches désagréables, dans un quartier habité par la lie du peuple de la capitale, il les avait laissées établies sur un banc, à quelque distance, où elles se reposaient de la fatigue d'une course aussi longue. Entré dans une espèce de cuisine d'une malpropreté repoussante, dont les escabeaux vermoulus et les rares ustensiles attestaient la pauvreté de l'hôtesse, Don Henrique demanda la signora Blanca Nogueira; une vieille décrépète, assise sur une pierre au coin du foyer, lui répondit que c'était elle-même, et s'informa de ce qu'il lui voulait. Dès qu'il eut prononcé le nom de Maria Rodriguez de Cangas, la vieille, après avoir attaché sur le questionneur un regard où se peignait la méfiance, déclara qu'elle ne connaissait point de



femme de ce nom, et qu'elle n'attendait personne de Cangas.

Le marquis comprit que, malgré le manteau fort commun qui le couvrait entièrement, son extérieur annonçait encore un personnage si fort au-dessus des habitués de l'auberge de Blanca Nogueira, que l'hôtesse pouvait naturellement concevoir quelques inquiétudes au sujet d'une visite aussi extraordinaire. Il crut donc convenable de recourir d'abord à l'argument le plus propre à la convaincre de ses intentions bienveillantes. En effet, la vue seule d'une piastre adoucit les regards de la vieille, et aplanit tout-à-coup les sillons nombreux de son front, qui acheva de s'éclaircir dès que le marquis eut ajouté, en la lui remettant dans la main, que c'était pour l'engager



à bien soigner Maria, quand elle arriverait, et à lui annoncer la visite d'un ami, venu pour lui remettre de l'argent et lui donner de bonnes nouvelles.

Blanca, vaincue par ce procédé, se leva sans parler; abandonnant ensuite le coin de son âtre, elle alla fermer la porte extérieure, et s'achemina vers une chambre voisine, où elle fit signe au marquis de la suivre. La pièce était aussi sombre, aussi dégradée que la cuisine; une table placée au milieu, et couverte d'un tapis grossier, en formait tout l'ameublement, avec quelques chaises de bois. Un rideau de serge rouge voilait l'entrée d'une alcove étroite; la vieille le souleva, et après avoir pénétré dans cette retraite, elle le laissa retomber derrière elle. Le marquis, resté seul,

entendit Blanca ouvrir et fermer un coffre ; elle reparut bientôt coiffée d'une mantille verte , tenant une courte baguette noire d'une main , et de l'autre une tasse , salie intérieurement d'un reste de chocolat épais. Tandis qu'elle disposait gravement ces deux objets sur la table , don Henrique , étonné de cette singulière apparition , lui demanda si Maria était dans cette alcove , et s'il ne pouvait pas lui adresser quelques mots sans témoins. « Nous n'avons que faire de Maria , répondit la vieille ; celle qui lui a tout appris en sait encore plus qu'elle. Voyons votre main , mon bon seigneur.

» — Je ne doute pas que vous ne soyez beaucoup plus savante , dame Blanca , reprit le marquis ; mais , c'est à Maria Rodriguez que je désire parler ;

il s'agit d'affaires de famille ; et voici une autre piastre , pour vous engager à me dire si elle est ici , et si je puis la voir tout-à-l'heure.

Blanca regarda quelques instans , en silence , la piastre que tenait toujours le marquis. « Je n'ai que ce que je mérite , murmura-t-elle ; je lui ai tout enseigné ; et maintenant , on me méprise pour elle. Donnez , donnez , continua la sibylle d'un ton courroucé , en tendant la main.

» — Un instant , dit le marquis ; je veux d'abord voir Maria.

» — Je veux ! je veux ! répéta-t-elle avec aigreur ; et moi , je ne veux pas , si vous ne me donnez l'argent avant tout. »

Don Henrique s'exécuta de bonne grâce. Blanca satisfaite du moins sur

ce point capital, ressaisit sur la table, sans déguiser son profond dépit, la tasse et le bâton; puis, de ce même mouvement de marche lent et compassé, qu'elle avait affecté en apportant les deux vénérables insignes de son mystérieux sacerdoce, elle retourna vers l'alcove, et disparut une seconde fois derrière le voile du sanctuaire. Sortie de-là bientôt après, la tête nue, les mains libres, elle reprit son allure naturelle, et fit signe au marquis de retourner dans la cuisine. La chambre refermée, elle en mit la clef dans sa poche, et le fit ensuite passer par une petite porte basse ouvrant sur une longue cour, au bout de laquelle Blanca le laissa sous un hangard délabré, en lui recommandant d'attendre qu'elle vînt l'y chercher; puis, elle monta seule par

un escalier fort étroit, et dont chaque degré s'ébranlait sous ses pas. Elle ne tarda pas à descendre, et, indiquant au marquis le chemin qu'il devait suivre à travers quelques détours de cette mesure, elle le quitta pour aller reprendre son poste au coin de sa cheminée.

Parvenu au plus haut point du frêle escalier, Don Henrique se trouva dans un vaste grenier embarrassé de fourneaux, de vieux alambics, et d'animaux grossièrement empaillés, au fond duquel était une chambre misérable éclairée par une seule lucarne sans vitre. Arrivé à ce galetas, il vit Maria, couverte de vêtemens en lambeaux, ses cheveux gris épars sur les épaules, et qui lui tournait le dos, fort occupée à cacher divers objets, qu'elle paraissait

craindre de laisser exposés à sa vue.

« Attendez, attendez, » répéta-t-elle à diverses reprises d'une voix forte. Le marquis, sans tenir compte de l'invitation, entra en lui disant qu'il était de ses amis et qu'il apportait de bonnes nouvelles. A ce mot, elle se retourna vivement et courut à lui. « De bonnes nouvelles ! s'écria-t-elle en levant les bras ; vous l'avez vu ? »

» — Oui certainement, répondit Don Henrique, et vous-même bientôt... »

Elle ne le laissa pas achever, lui sauta au cou, et l'étouffait dans ses embrassements en versant des larmes de joie.

« Elle est ici, reprit-il, vous allez la voir tout à l'heure. »

» — Elle.... la voir.... répéta Maria stupéfaite. Qui ? que voulez-vous dire ? vous ne parlez donc pas de Francisco ? »

» — Nous en parlerons, ma bonne femme, mais d'abord....

» — Parlons d'abord de Francisco, seigneur, dit-elle d'un ton sévère.

» — Écoutez-moi....

» — Je n'écoute rien. Ne me dites-vous pas que vous m'apportez de bonnes nouvelles! où est Francisco? »

Elle avait l'air égaré. Le marquis, déjà rebuté par tant de petites contrariétés inattendues, commençait à perdre patience; il essaya de lui imposer en élevant la voix, mais elle reprenait toujours le dessus en répétant le nom de Francisco.

« — Au diable Francisco! dit le marquis poussé à bout, il s'agit....

» — Vous, de nos amis! interrompit-elle avec un cri d'indignation. Comment, au diable Francisco! ne rougis-

sez-vous pas , indigne que vous êtes , de tromper une malheureuse femme ! qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? Au diable Francisco ! eh ! qui donc enverrez-vous à Dieu , si ce n'est le meilleur , le plus doux des hommes ? Pauvre créature ! continua-t-elle en versant un torrent de larmes ; où est-il maintenant ? C'est lui que je cherche , lui seul au monde intéresse la triste Maria ; lui seul eut toujours pour elle une tendre et véritable amitié ; où est-il ? qu'en ont-ils fait ?

» — Bonne Maria ! dit le marquis en lui mettant dans la main quelques piastres ; tenez , prenez , et ne croyez pas que je sois votre ennemi non plus que celui du brave Francisco que j'aime beaucoup. »

Maria laissa tomber les pièces d'ar-



gent. « Non, non, reprit-elle ; non, vous n'aimez pas Francisco. Le bon, le cher compagnon de ma vie, pourquoi l'envoyez-vous au diable ? je ne veux rien d'un homme assez méchant pour vouloir du mal à ce pauvre garçon. Hélas ! n'en a-t-il pas déjà trop éprouvé ? et qui sait ce qu'il souffre peut-être encore à présent !

» — Écoutez — moi, bonne femme, répliqua Don Henrique ; je vous parle de Natalia que vous avez nourrie....

» — Elle est ici ? demanda-t-elle avec vivacité ; à Madrid ?

» — Oui, sans doute, vous allez la revoir.

» — Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. Tout n'est donc pas perdu pour Francisco ! Seigneur, conduisez-moi vers elle.

» — Oui, bonne Maria; c'est pour cela que je suis venu; mais ramassez d'abord cet argent qu'elle vous envoie.

» — O digne enfant! oui, oui, seigneur, continua-t-elle en se mettant à la recherche des pièces; puisque Dieu me la renvoie, je reverrai mon pauvre Francisco; j'ai toujours pensé qu'il me serait rendu par elle. Cet argent est pour toi, cher Francisco; je te donnerai tout, tout; tu seras encore heureux; et moi je te serrerai donc dans mes bras avant que de mourir! pauvre ami!

» — Brave femme! dit Don Henrique attendri; oui, sans doute, vous devrez l'un et l'autre votre bonheur à Natalia!

» — Dites à Blanca Suarez, notre fille, répondit-elle en se relevant. Oui,

notre fille, je le prouverai par les registres de la paroisse de Santa-Cruz; et les témoins sont là pour en déposer au besoin. Nous sommes ici chez sa marraine Blanca Nogueira qui lui a donné au baptême le nom de sa sainte patronne..... Marchons, marchons, seigneur; allons voir ma bonne petite Blanca, et que Dieu la bénisse, puisqu'elle aime toujours Francisco!»

Le marquis, instruit du dérangement d'esprit de la pauvre femme, par le récit de Natalia, se ressouvint qu'elle lui avait dit aussi que ses accès étaient momentanés, et lui laissaient parfois de longs intervalles lucides. Il jugea donc à propos de ne pas la presser davantage de questions en ce moment, puisqu'elle se trouvait alors tout-à-fait hors d'état de donner aucune lumière sur l'objet

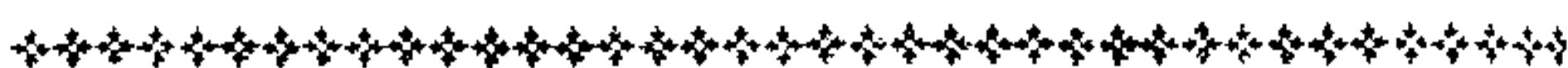
principal qui intéressait sa jeune amie. D'un autre côté, il fallait renoncer à conduire, dans ce quartier, deux femmes vêtues comme madame Jourdan et Natalia, sans exciter la curiosité du voisinage ; et s'il sortait avec Maria couverte de ses hideux haillons, il courait le risque d'entraîner à sa suite une multitude d'enfans, qui les poursuivraient de leurs railleries. Ces considérations déterminèrent Don Henrique à prendre un autre parti. Il ajouta quelques piastres à celles qu'il avait déjà données à Maria ; et il l'engagea à se calmer toute la journée, à se nourrir de bons alimens, et à s'acheter des vêtemens décens. Il lui promit de venir la prendre le lendemain, de bon matin, pour la conduire chez sa fille Blanca Suarez, qui ne devait arriver que pendant la

nuît, et qui l'aiderait à retrouver Francisco.

Cette dernière assurance eut tout l'effet désiré. La pauvre femme, contente et calmée, le bénit mille fois et lui promit de se tenir prête à la pointe du jour. Le marquis put enfin quitter cet affreux repaire, et regagner la place où les deux dames l'attendaient avec une vive impatience. Il leur fit part du résultat de son ambassade, et du projet qu'il avait conçu, de conduire, le lendemain, Maria chez Santos, où il allait lui faire préparer un asile. Natalia lui rendit grâces; la nourrice, au contraire, témoigna beaucoup de dépit, d'être contrainte d'ajourner sa consultation au sujet de son fils. Cet entretien les conduisit jusqu'aux portes du palais, où le marquis prit

congé d'elles en s'engageant à les instruire le lendemain, par un message, de l'arrivée de Maria chez Santos.





## CHAPITRE IV.

## LA SÉDITION.

Don Luis, revenu de son égarement, désespéré de s'être abandonné, en présence de Natalia, aux transports d'une fureur insensée, surtout d'avoir fait couler les larmes de son amie, était accouru, le soir même, pour se jeter à ses pieds et obtenir sa grâce. Don Henrique, qu'il trouva seul chez Santos, touché de son repentir, avait consenti à se charger de faire sa paix avec elle; il lui apprit qu'elle était au palais, sous la protection de la reine,

et qu'il devait aller savoir d'elle-même, le lendemain matin, chez madame de Villars, comment elle avait été accueillie, et ce qui serait décidé à son égard. Pour achever de calmer l'esprit du jeune homme, dont la douleur et les regrets l'avaient intéressé vivement, Don Henrique prit l'engagement d'aller l'instruire du résultat de cette entrevue.

Fidèle à sa promesse, au retour de l'expédition du faubourg de Lavapiès, le marquis se rendit le soir à l'hôtel de Medina-Celi. Là, enfermés dans l'appartement de Don Luis, où il ordonna de ne laisser pénétrer personne, tous deux s'entretenrent à loisir de Natalia, de l'heureuse découverte de Maria Rodriguez, et de l'influence que cet événement devait avoir sur l'avenir des deux amans. Entraînés par l'intérêt de ce sujet inta-



rissable, ils prolongèrent la conversation jusque fort avant dans la nuit. L'un et l'autre, en se séparant à regret, promirent de se revoir le lendemain de bonne heure, à la maison de Santos, où le marquis se proposait d'amener Maria; ils se persuadaient que leurs efforts réunis lui arracheraient enfin le secret de la naissance de Natalia.

Bercé par cette douce espérance, Don Luis venait de céder au sommeil lorsqu'il fut brusquement réveillé, avant le jour, par ordre de son père, qui le mandait sur-le-champ dans son cabinet. Il y courut, surpris et alarmé de ce message extraordinaire, et s'étonna bien davantage encore de le trouver avec le secrétaire d'État Eguya. Le duc était enflammé de colère; il reprocha,

dans les termes les plus durs, à son fils, l'indignité de sa conduite; déclarant qu'il était instruit de toutes ses trames, et surtout de son plan de sédition, doublement impie, contre un père et contre son prince.

« Vous aviez compté sur la maladie du roi, continua-t-il avec emportement; vous pensiez que cet événement douloureux, en concentrant dans le palais toute notre sollicitude, nous détournerait des soins que réclame l'administration de l'État. Mais, grâce au ciel, j'apprends, par Don Jérónimo Eguya, que la santé vient d'être miraculeusement rendue à notre monarque chéri, et qu'il a même recouvré assez de force pour se livrer à son délassement le plus cher; sa majesté vient de partir pour la chasse. Tranquilles de ce côté, nous

allons nous livrer à la répression de vos infâmes complots; rechercher, atteindre les coupables, et les livrer, quel qu'ils soient, à la justice des tribunaux. »

Don Luis, au comble de la surprise, s'efforça de désabuser son père; mais ses paroles, à tout moment interrompues, mal interprétées, au lieu de le calmer, achevèrent de l'exaspérer. Dans sa fureur, le duc, s'adressant à Eguya, lui déclara qu'il acceptait avec empressement le pacte d'alliance qu'il lui offrait, au nom de la duchesse de Terra-Nova, du père Reluz et de lui-même.

« Oui, continua-t-il, votre amitié m'est surtout précieuse, Don Jérónimo, je vous rends grâces, pour l'avis que votre sagesse vient d'ouvrir, je me livre à

vous. Allez mettre en œuvre ce moyen excellent. Nous fixerons ainsi l'attention du peuple sur un objet important; et nous détournerons ses regards du but où tendent ces factieux parricides, à la tête desquels j'ai la douleur de rencontrer un fils. Allez, mon cher Eguya, ne perdez pas un moment. »

Resté seul avec Don Luis, le duc continua sur le même ton de fureur exaltée.

« — Et vous, lui dit-il, je charge votre tête de la malédiction paternelle, si vous mettez les pieds hors de cette maison, sans mon ordre exprès. Le nonce me renouvelle l'injonction de lui livrer les coupables que Rome a condamnés; il y joint la menace de lancer, aujourd'hui même, un interdit général sur le royaume entier, s'il n'est pas

satisfait dans le cours de la journée. Voilà l'effet de votre conduite insensée ! Eguya m'a démontré que tout cela part de la reine-mère que je croyais mon plus solide appui, et de cet intrigant de Français, M. de Villars, vers lequel je penchais. Je vois clair maintenant ; je sais de quel côté je dois chercher de solides et véritables amis. La duchesse et le père Reluz sont tout à moi, ils m'ouvrent les bras ; je m'y jette avec confiance, et notre accord va déconcerter nos ennemis, qui sont ceux du roi et de la religion. Allez, sortez de ma présence, je vais songer à satisfaire le légat du souverain pontife. »

Le duc disparut après ces terribles paroles, laissant Don Luis stupéfait, désespéré, dans un désordre d'esprit qui lui ôtait la faculté de penser. La

nuit était encore obscure ; en rentrant dans sa chambre , faiblement éclairée par une lampe près de s'éteindre , il s'étonna de voir un religieux tranquillement assis à côté de sa table. Il s'avança , reconnut Fray-Eugénio , et s'arrêta tremblant de colère.

« — La paix de Dieu soit avec vous ! dit le religieux.

» — La paix ! ne me l'as-tu pas ravie , exécrationnable moine ? s'écria Don Luis les cheveux hérissés d'horreur.

« — Et je viens te la rendre , répliqua-t-il en souriant ; les anges ont délié dans le ciel ce que Rome a délié sur la terre. Calme-toi , noble enfant ; tes mains innocentes ne seront pas chargées d'indignes liens , un chanvre infâme ne sera pas suspendu à ton cou : l'arrêt est révoqué.

» — Méchant moine ! répondit Don Luis ; ton regard hypocrite dément ce langage de bonté , tu me tends un piège !

» — Tu t'étonnes , mon fils , d'un langage affectueux dans la bouche d'un ministre des autels ! Tout n'est-il pas amour dans notre sainte religion ?

» — Moines ! vous haïssez pourtant ! vous vous vengez avec fureur !

» — Je t'apporte le pardon ; que veux-tu de plus ?

» — Tu me trompes ; je viens de voir mon père , il m'a fait part des nouvelles menaces du légat.

» — Elles ne te regardent pas.

» — Comment ! et mes amis ?

» — Tu n'en as qu'un seul parmi les condamnés. Tiens , lis cette lettre adressée à ton père.



» — Qui l'a écrite ?

» — Le légat , revêtu des pleins pouvoirs du souverain pontife. »

Don Luis en parcourut les premières lignes avec une violente émotion ; son front s'éclaircit , et de vives couleurs ranimèrent tout-à-coup son teint.

« — Ainsi , dit-il au religieux , le duc de Medina-Sidonia et moi , nous sommes seuls exceptés de l'excommunication.

» — Vous deux seuls ne fûtes point sacrilèges ; que t'importent les autres ? Sont-ce les deux fils du duc d'Albe , l'ennemi de ta famille , qui méritent tant d'intérêt ? Est-ce don Fernand de Tolède , leur cousin , souillé de tant d'iniquités ? Le marquis de Valparaiso !... Il suffit de le nommer. Le reste est encore plus vil ; tous sont criminels.



» — Mais, Guebarra, le président du conseil ?

» — Achève la lettre, » dit le moine d'un ton d'autorité.

Don Luis, après cette lecture, resta pensif un moment. Le religieux reprit la parole :

« — Tu le vois, mon fils, lui dit-il. Rome est assez forte pour être juste. Le président du conseil a outragé le vicaire de Jésus-Christ ; Sa Sainteté est satisfaite de la déférence pieuse du royal catholique, et de la soumission du premier ministre qui lui livre le coupable. Le pape se récuse, comme arbitre, dans sa propre cause ; Guebarra sera jugé par le conseil de Castille ; ses pairs prononceront.

» — Il n'en sera pas moins condamné !

» — Eh bien ! il le serait alors par les lois du pays ; un homme tombera , peut-être , en expiation d'un grand attentat ; mais l'honneur espagnol n'aura , du moins , souffert aucune atteinte.

» — Je ne suis pas inaccessible à la raison , mon père , dit Don Luis calmé ; et ces explications sont plausibles , mais.... »

Le visage du moine prit tout-à-coup une expression terrible. « Doutes-tu , demanda-t-il d'une voix tonnante , qu'un interdit, fulminé sur le royaume, ne prosternât aux pieds du légat , le monarque et la nation entière ? Toutes les églises d'Espagne fermées à la fois , et cinquante mille moines déchaînés!...

» — Assez , assez , s'écria Don Luis pâissant ; horrible image , malheureuse patrie !

» — Écoutez-moi, mon fils, reprit le moine d'un ton calme : hier vous avez donné un conseil dangereux à vos amis....

» — Qui vous l'a dit ? demanda fièrement Don Luis.

» — Ne m'interrompez pas, répondit Fray-Eugénio en élevant la voix ; je suis instruit de tout. Ce conseil dangereux, ils ne l'ont pas suivi ; et, ne consultant qu'une aveugle fureur, ils en ont adopté un autre plus funeste encore. Avertis de la maladie du roi, ils se sont flattés de l'espoir d'effrayer le gouvernement par la menace d'un soulèvement populaire qui sera sans effet....

» — J'ignorais ce projet, interrompit Don Luis.

» — Je le sais, répliqua le religieux

avec hauteur. Si vous aviez trempé dans ce complot extravagant, je ne serais pas ici pour vous apporter des paroles de paix. Votre pardon est justice ; mais, certes, jamais Rome n'eût consenti, en l'accordant, à paraître céder à la crainte.

» — Maintenant, s'écria Don Luis, je comprends les paroles de mon père ; et sa colère m'est expliquée. Mais le complot est sans danger ; il est averti, et sur ses gardes. Éguya vient de lui annoncer un moyen infailible de contenir ce mouvement.

» — Éguya le trahit, répliqua vivement le moine. Cet homme ne peut agir que dans des vues personnelles. Le moyen, quel est-il ?

» — Je l'ignore.

» — Et moi, je vois ce qu'il prétend. Cette mesure impolitique ne peut qu'at-

tiser la sédition au lieu de la calmer. Le dessein d'Éguya est d'ajouter aux embarras de votre père ; si vous voulez déjouer sa nouvelle intrigue , et servir utilement le roi, il faut premièrement courir chez le duc de Medina Sidonia, et chez Guebarra, et leur faire part des nouvelles dispositions du nonc à leur égard : ces deux appuis et votre manque aux factieux, ils vont se disperser sans coup férir. Allez ensuite au faubourg de Lavapiès, vous trouverez vos prétendus amis s'efforçant de soulever le peuple contre votre père, et maudissant son nom ; ils répandent l'argent et prodiguent les promesses. Le jour qui commence à paraître éclaire déjà de nombreuses réunions de bandits sans aveu, d'assassins venus de Valence, et prêts à tous les genres

de crimes. Allez ; moi je vais parler au duc votre père.

» — Montons ensemble chez lui, dit vivement Don Luis ; il faut que je le désabuse. Je rougis d'avoir été soupçonné par mon père d'être complice de cet odieux attentat. »

La visite du moine ne surprit pas moins le duc de Medina-Celi, qu'elle n'avait étonné son fils ; mais la lettre du nonce prépara le ministre à un entretien moins emporté, dans lequel Don Luis, après l'avoir persuadé qu'il était étranger à la tentative de sédition, cause de ses alarmes, obtint sans peine la permission d'aller employer son crédit sur l'esprit de ses jeunes amis pour les déterminer à rentrer dans le devoir.

Après le départ du jeune homme, Fray-Eugénio acheva de rendre la sé-

rénité au duc en flattant adroitement sa vanité. Ainsi disposé, et devenu plus communicatif, il accueillit quelques avis du religieux, qui lui parurent pleins de raison ; et le moine, enhardi, amena doucement la conversation sur le moyen infailible d'Éguya pour contenir l'émeute. Le duc, frappé de quelques mots significatifs de Fray-Eugénio, s'inquiéta visiblement de le savoir instruit de ce prétendu mystère, et ses efforts pour détourner l'entretien sur un autre sujet, confirmèrent le religieux dans ses conjectures. Il s'agissait de la loi sur les monnaies : abordant alors franchement ce sujet, il s'efforça de prouver au duc que cette brusque publication d'une loi funeste, était un piège tendu à sa bonne foi, par Éguya, rival jaloux de sa faveur



et de sa popularité, créature vendue à la duchesse de Terra-Nova et au confesseur. Il appuya particulièrement beaucoup sur la nécessité d'avoir un confesseur du roi, tout à soi; et lui répéta qu'il n'avait d'amis sincères de sa personne et de sa gloire, que la reine-mère et le nonce, tous deux prêts à s'unir à tous ses intérêts pour le bonheur de l'État et de la religion.

Le duc était devenu froid et silencieux; il n'écouta cette explication, et ne reçut ces offres d'alliance, qu'avec une impatience dédaigneuse, et congédia le moine en déclarant qu'il lui en coûtait de dire que ses lumières en finance et en politique de cour, étaient loin d'égaler celles qu'il avait montrées sur d'autres matières; elles lui paraissaient surtout très-inférieures à la sa-



gacité qu'il lui reconnaissait, dans l'art d'apprécier le mérite des hommes; le duc faisait allusion aux éloges qui venaient de lui être prodigués.

Fray-Eugénio répliqua en déplorant l'aveuglement du duc, et il lui dit avec force que, l'heure du danger venue, il avouerait, mais trop tard, que ses avis n'étaient pas si dépourvus de prudence et de justesse. Il quitta ensuite le superbe ministre en lui renouvelant la pressante invitation de méditer mûrement sur le conseil désintéressé d'un véritable ami, qu'il trouverait toujours prêt au besoin, à l'aider de ses faibles lumières, qu'on se repentirait bientôt d'avoir tant dédaignées.



\*\*\*\*\*  
CHAPITRE V.

## LE SOUFFLET.

PENDANT toute la journée précédente, la duchesse de Terra-Nova avait exercé une tyrannie plus rigoureuse encore que de coutume, sur sa souveraine. En vain Marie-Louise témoignait le désir d'entrer dans la chambre où elle entendait gémir l'infortuné Charles II, en proie à l'un des plus violens accès du mal qui consumait sa vie, et dont il périt si misérablement, long-temps avant le terme ordinaire ; la duchesse armée de ses droits opposait, à ce désir pieux

d'une épouse, les rigueurs inflexibles de l'étiquette; elle ne souffrait que de rares apparitions de la reine près du lit de l'illustre malade, d'où l'écartaient, de leur côté, les médecins avec leurs privilèges, et le *mayordomo-mayor*, maître absolu du terrain.

Ainsi repoussée au fond de sa retraite solitaire, la princesse fit parvenir un billet à l'ambassadrice de France, en l'engageant à venir la voir; et la marquise de Villars ne tarda pas à se rendre à cet ordre; mais lorsqu'elle se présenta, ce fut la duchesse de Terra-Nova qui la reçut, et lui signifia qu'elle n'entretrait pas, d'après un ordre formel du roi, qui réglait que personne ne serait admis chez la reine sans avoir, auparavant, adressé à la *camaréra-mayor*, la demande d'une audience. Aussitôt que

la marquise fut partie, la duchesse, pour éviter de nouvelles importunités, fit fermer l'entrée principale du palais, et les portes qui communiquaient aux appartemens de la reine, que la méchante femme ne cessa plus de désoler par son odieuse présence, jusqu'au moment où elle fut couchée.

L'inquiétude commandait à la duchesse de Terra-Nova ce redoublement intolérable de surveillance et de rigueur. Le père Reluz, confesseur du roi, était toujours retenu dans son couvent, où la goutte le clouait sur son lit; il était à craindre que la reine-mère, ennemie mortelle du dominicain, ne voulût profiter de cette circonstance pour le perdre; en effet, Charles, dont les douleurs augmentaient, réclamait les prières de l'église et les conseils de

son directeur ; l'influence de sa mère pouvait le décider à nommer sur-le-champ un autre confesseur , qui eût été la créature de cette princesse ambitieuse. A la vérité , des mesures habiles avaient été prises pour l'écarter du palais pendant toute la journée ; mais la jeune reine , gagnée par elle , pouvait parler en son nom. La *camaréra* tremblait à l'idée du triomphe d'une cabale opposée à la sienne , et qui , dominant le maître à l'aide du confesseur , établirait bientôt sa puissance sur les ruines du parti qu'elle commandait.

Marie-Louise , victime de ces intrigues qu'elle ne soupçonnait même pas , forcée de dévorer , dans la solitude , les chagrins dont on l'abreuvait , passa une partie de la nuit à gémir sur sa destinée. En proie aux regrets les plus déchirans ,

elle se rappelait, le cœur navré de tristesse ; l'élégance et le charme des mœurs de la noblesse française, l'agrément des conversations, la piquante variété des plaisirs de ce beau pays. Au milieu d'une cour où sa beauté, ses grâces et son esprit étaient autant de titres à la haine d'injustes et de vils ennemis, elle songeait, en pleurant, qu'elle était à jamais condamnée à chercher vainement autour d'elle, le sourire de bienveillance et les regards caressans de ses proches, aussi bien que les consolations de l'amitié. Cette dernière idée ramena celle de sa pauvre Natalia mêlée à tous ces souvenirs ; Natalia, que du moins elle allait revoir et entretenir de ses peines. Cette espérance rendit le calme à son esprit agité, et peu à peu le sommeil la surprit

au milieu de plus douces pensées

Le lendemain au reveil, son premier soin fut de s'informer de l'état du roi. Elle apprit, avec étonnement, de ses femmes, qu'il était parti pour la chasse avant le jour en déclarant qu'il était tout-à-fait guéri. Elles ajoutèrent que par son ordre, on disposait tout pour les divertissemens de la journée, contre-mandés la veille, à cause de sa indisposition. C'était la continuation de fêtes du mariage; Charles II avait annoncé qu'il serait de retour avant dix heures, pour entendre une messe solennelle qui précéderait le baise-main après quoi, Leurs Majestés devaient assister à une course de taureaux. D'autres amusemens étaient préparés pour l'après-dinée. D'abord, la représentation au théâtre du *Buen-Retiro*, d'u



auto ou comédie du Saint-Sacrement, nouvelle production du célèbre Calderon de la Barca, alors dans sa quatre-vingtième année; puis, grand souper, dont la reine-mère devait faire les honneurs, dans cette maison de plaisance qu'elle habitait; enfin, le retour au palais à travers la ville toute illuminée, devait couronner les tristes plaisirs de cette grande journée.

La reine se réjouit, du moins, d'apprendre le rétablissement inespéré du roi, et commanda que l'on fit descendre madame Jourdan qui accourut avec déjeuner. Pendant qu'elle le disposait sur le lit, comme à l'ordinaire, la bonne femme, tristement préoccupée d'une idée qui l'absorbait tout entière, ne répondait que par monosyllabes aux questions pressées de sa maîtresse,



au sujet de Natalia. « Qu'est-ce donc ma mie Jourdan ? lui demanda la reine à quoi songez-vous si sérieusement ?

» — Je songe, Madame, à la maladie du roi, si semblable en tout à celle de mon fils, le frère de lait de Votre Majesté. C'est juste comme lui ; des journées entières sur le lit, souffrant mort et passion ; et puis, le lendemain, tout gaillard et recommençant à courir, mais toujours déclinant et dépérissant.

» — Oh ! le roi n'en est pas là, grâce à Dieu, mie Jourdan. Quant à votre fils, ajouta-t-elle en déguisant sa curiosité sous l'apparence d'une gaie indifférente, n'avez-vous pas la ressource de consulter cette femme, cette devineresse si habile ?...

» — Oui, Madame, oui, répondit

nourrice ; et je la verrai certainement aujourd'hui même.

» — Comment, aujourd'hui ? demanda vivement la reine ; elle est donc à Madrid ?

» — Certainement, Madame ; nous l'avons découverte hier , mademoiselle atalia et moi. Ce matin , on doit nous l'amener dans une maison où nous la ferons parler sur cette singulière maladie. Le révérend père Fray-Eugénio nous a bien promis de diriger tout cela lui-même.

» — Allons, dit la reine en affectant de sourire , cela n'est pas possible. On assure que c'est un saint homme, et vous me contez que cette femme est soupçonnée de magie !

» — De magie ! répéta la nourrice , qui se hâta de faire un signe de croix ;

en aucune façon, Madame. Le père Fray-Eugénio soutient que Dieu, qui a exprimé sa volonté par la bouche de la sorcière d'Endor, peut bien la faire entendre par celle de la femme de Cangas. Ce vénérable ecclésiastique, qui parle français mieux qu'un évêque, nous a dit sur tout cela des choses si belles que j'en ai pleuré comme un enfant. ah ! si Votre Majesté l'entendait !

» — Il est certain, dit la reine rêvant, que l'Écriture rapporte d'étranges choses sur cette pythonisse ; mais ma mie Jourdan, ce fut la mort qu'elle prophétisa.

» — Ce qu'il y a de plus certain, Madame, c'est que celle de Cangas a rendu la vie à un jeune homme de Salamance qui, depuis, a eu deux beaux enfans ; mon fils les a vus, ils sont frâ

et vermeils, et font la joie de leur père.  
Ah ! dame ! ajouta la nourrice avec un soupir, celui-là ne passe pas les jours et les nuits à la chasse.

» — Cette chasse vous tient bien au cœur, mie Jourdan !

» — C'est que, reprit la nourrice en fronçant le sourcil ; c'est que.... cette chasse.... Je dis, moi, qu'il n'est ni beau ni bon que mari et femme vivent ainsi toujours séparés.... Enfin, que Dieu nous soit en aide, et nous accorde un prince des Asturies ! C'est ce que je lui demande tous les jours.

» — Et moi aussi, ma mie, reprit la dame en se hâtant de terminer son déjeuner ; allez, Dieu nous l'accordera.

» — Hum ! reprit la nourrice en hochant la tête, avec l'air du doute.

» — Que vous êtes fâcheuse, ma mie

Jourdan; il ne faut pas dire *hum*; j'ai fais chanter tous les jours une grande messe à Notre-Dame d'Atocha.

» — Hum! répéta la nourrice plus fort que la première fois; Notre-Dame de Paris et la bienheureuse sainte Geneviève ont, que je crois, un peu plus de puissance que leur *Atocha*; si pourtant....

» — Mais je ne vous ai jamais vue avec une si méchante humeur, ma mie; enlevez tout cela, et faites venir Natalia.

» — Et si pourtant, reprit la nourrice en desservant sa maîtresse.... je me confierais plutôt, moi, en Dieu lui-même. J'espère qu'il me fera la grâce de parler par la voix de la femme Cangas, et de rendre la santé à mon garçon.... et peut-être au roi; qui sait!

Tout en parlant, madame Jourdan

avait disposé, auprès du lit, une pile de carreaux. Elle sortit ensuite, laissant la reine si profondément occupée des pensées qu'avaient fait naître dans son esprit les paroles de sa nourrice, qu'elle n'aperçut Natalia qu'au moment où, à genoux devant elle, la jeune fille couvrait sa main de baisers. Quand leurs yeux se rencontrèrent, ceux de la reine étaient mouillés de pleurs.

« Ah ! lui dit-elle, dans quel séjour tu me retrouves, ma pauvre enfant ; et avec quelles gens ! Que de fois, depuis que j'ai quitté ma famille et la France, les paroles de mademoiselle de Montpensier me sont revenues à la mémoire ! A Saint-Germain, à Versailles, aux Tuileries, au milieu des fêtes les plus brillantes de la cour, toujours elle disait à mon père : *Ne menez pas votre*

*filles si souvent ici, mon cousin, vous lui empoisonnez le reste de sa vie. Oh! qu'elle disait vrai, Natalia! je suis bien malheureuse ! »*

Des sanglots interrompirent ces douloureuses exclamations. Après s'être abandonnée aux larmes pendant quelques instans, elle fit, à la confidente de ses douleurs, le récit des indignes traitemens dont l'accablait l'insolence de la duchesse de Terra-Nova, enhardie par la faiblesse du roi. La scène de la veille au soir, surtout, avait exaspéré l'esprit de la princesse; elle en conta toutes les circonstances à Natalia, en lui recommandant de les rapporter fidèlement à madame de Villars, afin que l'ambassadeur en écrivît sur-le-champ au roi de France; elle avait, elle-même, préparé une lettre pour le

duc d'Orléans, son père, qu'elle la chargea de remettre à l'ambassadrice.

« Tu vois où j'en suis réduite, continua Marie-Louise ; la reine-mère et la duchesse, qui se détestent cordialement, s'entendent seulement sur un seul point ; toutes deux travaillent à inspirer au roi la haine des Français, et à nourrir sa méfiance contre notre ambassadeur ; en sorte que je suis privée de l'entretien de mes compatriotes. On craint surtout mes plaintes ; on écarte de moi tous ceux qui pourraient les entendre ; et le peu de gens qui m'approchent sont des créatures de la duchesse ou des ennemis naturels du roi mon oncle. Mais enfin, ma pauvre Natalia, te voilà ; je puis donc jouir du bonheur d'un entretien libre et familier avec une personne que j'aime



et qui me comprend ; j'oublie un moment toutes mes peines : causons. »

La jolie reine s'était établie commodément sur son lit, de manière à être tout près de sa petite confidente, assise sur les carreaux préparés pour elle.

« Madame, lui dit Natalia, Votre Majesté.... »

« — Ah ! s'écria-t-elle, laisse-moi dépouiller un moment cette triste majesté, qui me poursuit partout. Aide-moi plutôt à me reporter aux temps si doux de mon heureuse enfance. Tiens, parlons de Saint-Cloud ; appelle-moi MADemoiselle.... Te souviens-tu, ma pauvre enfant, continua-t-elle en retrouvant un sourire, te souviens-tu ?.... » En ce moment, on entendit dans une pièce voisine, la voix aigre de la *camarera-mayor*. Elle répondait à l'objec-

tion timide de quelque subalterne par un terrible *je le veux*, qui fit trembler la reine.

« — Hélas ! dit-elle en soupirant , le moyen de se faire un moment illusion dans ce funeste palais !

» — Mais, répondit Natalia, pourquoi s'abandonner ainsi soi-même ? n'êtes-vous pas sa souveraine ? Un peu d'énergie la ferait rentrer dans le devoir de sujette. Il n'est bruit en Espagne que de la passion du roi pour vous , parlez-lui.....

» — Le roi m'aime, sans doute, mon enfant ; il paraît toujours transporté d'aise quand il me voit, il ne m'appelle que du nom de *ma reine* ; mais , outre que je ne m'explique pas encore facilement en espagnol, j'ai si peu d'occasion de lui parler seule.

» — La nuit, du moins, vous pourriez l'entretenir librement de vos chagrins.

» — Cela n'a pas encore été possible, Natalia. D'abord, à l'époque de notre mariage, il était malade, et nos chambres étaient toujours fort éloignées l'une de l'autre à Burgos et pendant le voyage; depuis notre arrivée à Madrid, quoique plus rapprochés, c'est comme si nous étions à mille lieues. Dès le premier jour, il a repris son exercice favori de la chasse, il rentre tard et toujours fatigué à l'excès. Je ne le vois qu'alors, et en présence d'une cour nombreuse, pendant l'heure qui précède le souper. Nous nous quittons pour ce repas que nous faisons séparément, chacun dans notre appartement, et servis par nos maisons respectives. Je revois ensuite

le roi, mais jamais seule. Il se retire une heure avant moi, me laissant au milieu d'une cour sombre et silencieuse, de vieilles femmes et d'antiques seigneurs, tous noirs des pieds à la tête et gravement occupés d'étiquettes puériles qui font mon supplice. Quand enfin je vais me mettre au lit, le roi est toujours profondément endormi dans sa chambre; et lorsque je me réveille il est déjà parti, sans bruit, pour la chasse.

» — C'est singulier! observa Natalia; je m'imaginais que le mariage autorisait plus d'intimité, plus d'union....

» — Oh! nous sommes fort unis....

» — A la bonne heure; pourtant....

« Pourquoi! Madame, jamais vous n'êtes restée seule un instant avec le roi, ni le jour, ni la nuit, depuis votre mariage?

» — Jamais une minute, te dis-je.

Je suis même sûre qu'il en sera toujours ainsi jusqu'à ce que le ciel m'accorde la faveur d'être mère; et les prières que je fais dire, m'en donnent l'espérance prochaine. De ce moment, Natalia, tout changera, je n'en doute pas; le roi s'attachant davantage à moi, je pourrai, du moins, le voir seul quelquefois, et trouver l'occasion de le déterminer à me débarrasser de cette méchante duchesse. Tout cela est bien simple; et je ne puis souffrir la nourrice, qui, toutes les fois que je lui explique un plan si naturel, ne me répond jamais qu'en ricanant, et par ses tristes *hum! hum!* C'est une franche Parisienne, qui ne croit qu'à sainte Geneviève et à l'eau du puits de la chapelle de Nanterre; elle n'a aucune confiance en Notre-Dame d'Atocha.

Natalia , conduite ainsi à parler à sa maîtresse de l'efficacité des prières , pour obtenir du ciel un héritier , lui offrit alors le chapelet béni par le pape , et les Heures du Saint-Père , au nom de Fray-Eugénio. L'entretien prit de la sorte le cours le plus favorable aux vues du religieux ; la reine était déjà favorablement disposée pour lui, par la recommandation du nonce, et surtout à cause de sa facilité à s'exprimer en français ; Natalia n'eut point de peine à lui inspirer le désir de le demander pour confesseur ; elle ajouta qu'elle l'avait entretenu long-temps, la veille, chez la nourrice, et qu'il était dans les dispositions les plus contraires à la *camarera-mayor*. Cette assurance acheva de déterminer la reine et de fixer sa résolution d'en faire, le jour même, la demande au roi , au mo-

ment où il viendrait la chercher pour aller à la chapelle.

Satisfaite d'avoir pris irrévocablement un parti, au sujet du choix d'un confesseur, elle se disposait à se lever quand la nourrice parut, pâle, tremblante de peur. « Madame, dit-elle en entrant, voilà encore un nouveau tour de cette affreuse duchesse ! elle est venue, par un dégagement, jusque dans le quartier des femmes de chambre françaises, tout mettre sens dessus dessous, pour découvrir une personne, étrangère au service de votre majesté, et qui a passé la nuit dans cette partie du palais ; c'est mademoiselle Natalia qu'elle désigne ; les femmes espagnoles nous ont dénoncées. La *camaréra* qui n'a pas encore fait ouvrir les communications avec le dehors, déclare qu'il faut qu'on

lui livre la coupable ; et qu'elle ne quittera pas la place , avant de l'avoir découverte ; elle est maintenant dans ma chambre , où elle bouleverse tout.

» — L'insolente ! s'écria la reine en pleurant de dépit ; oh ! que je la souffletterais de bon cœur !

» — Vous , Madame ! dit Natalia en souriant ; vous , si indulgente et si bonne !

» — C'est sans doute un mouvement condamnable , répliqua la reine très-irritée ; mais enfin , il m'entraîne et me domine , au point que j'aurais peine à le contenir , si cette femme se présentait en ce moment devant moi. Oui , continua-t-elle en s'animant , ce désir est plus fort que ma raison , il est irrésistible.

» — Eh mais ! reprit Natalia dans



l'espoir de calmer cet emportement enfantin, en affectant une gaieté bien loin de son cœur ; en vérité, je ne sais, Madame, s'il ne faut pas féliciter l'Espagne de cette disposition d'esprit de Votre Majesté.

La petite reine était émue, elle s'agitait douloureusement ; ses jolis traits exprimaient autant de colère que pouvait en comporter cette douce physionomie, qu'un peintre aurait choisie pour figurer la patience et la résignation. « Comment l'Espagne ! demanda-t-elle à Natalia, que veux-tu dire ? »

» — Madame, répondit la jeune fille en riant, cette ardeur de désir irrésistible, me semble de la nature de celui que nous nommons, en espagnol, un *antojo* ; les plus grands excès de cette fantaisie trouveraient grâce ici devant

tous les yeux ; car ce mot signifie , en bon français , une envie de femme enceinte ; et tout le royaume...

»--Hum! interrompit la nourrice avec son mouvement de tête accoutumé de mécontentement et d'incrédulité. »

Au même instant la voix de la duchesse se fit entendre de nouveau près de là. Revenue de son expédition , en haut de la tour , elle recommençait son vacarme scandaleux , dans la chambre des caméristes françaises. Celles-ci ne comprenant pas un mot de ce que disait la *camaréra-mayor* , irritaient sa fureur par l'air d'insouciance et de dédain , dont elles écoutaient ses injures emportées. Enfin , la duchesse se rapprochant , à dessein , de la porte de la reine , et de manière à s'en faire bien entendre , déclara très-

haut que les communications extérieures ne seraient pas ouvertes, et que l'on veillerait à toutes les issues de l'appartement, de manière à pouvoir saisir, et livrer à la justice, l'audacieuse qui s'était introduite dans la chambre de la reine, sans l'agrément de la première dame de sa maison, revêtue d'une autorité sans limites, par l'ordre exprès du roi.

La reine frémissait d'indignation; elle arrêta Natalia, dont le premier mouvement avait été d'aller se livrer à la vengeance de la duchesse, pour abrégér cette scène indécente; après l'avoir fait cacher dans un cabinet, elle envoya la nourrice chercher ses femmes, afin de l'habiller. Il était déjà tard; la duchesse, lasse de son attaque infructueuse sur les derrières du camp qu'elle assiégeait, posa partout des sen-

tinelles pour accomplir sa menace, et retourna, par le détour qu'elle connaissait, reprendre son poste dans le salon qui précédait la chambre royale. Bientôt, le bruit et les murmures outrageans recommencèrent de ce côté. L'obstination et la tyrannie opiniâtre de cette femme impérieuse entretenaient l'irritation de la reine, tandis qu'elle s'habillait; cet état de choses dura jusqu'à l'heure où la cloche de la chapelle donnant le signal accoutumé, la *camaréra* se présenta suivie des principaux officiers de la maison royale pour accompagner sa maîtresse à la messe.

Cette fois, la chambre resta fermée; la duchesse, choquée d'être obligée d'attendre, osa frapper à grand bruit; point de réponse! Furieuse, humiliée, elle redoubla d'efforts, appela, essaya

d'ébranler la porte ; pas le moindre mouvement au dedans ! Cependant , la cour grossissait de moment en moment ; les grands accourus en foule , attirés par la solennité qui se préparait , s'arrêtaient , surpris de cette nouveauté dans le palais , dont l'étiquette si sévère , si ponctuelle , se traitait d'ordinaire avec la gravité majestueuse des cérémonies de l'Église. Chacun commentait à son gré cet événement qui contristait douloureusement les vieillards ; les jeunes gens , au contraire , applaudissaient à ce premier acte d'indépendance d'une reine aimable , dont l'empire promettait une révolution favorable aux plaisirs de la cour. On s'étonnait que le roi , qui jusque-là n'avait témoigné qu'une aversion inexplicable pour le beau sexe , fût réellement épris :

de sa jeune épouse, au point de tolérer cette étrange rébellion contre la formidable *camaréra-mayor*. Tous se demandaient en souriant avec malice, si l'amour avait enfin trouvé quelque point vulnérable, quelque portion combustible, dans ce cœur si long-temps tout de glace.

Plus les témoins se multipliaient, et plus grandissait l'indignation de la duchesse qui, continuant à heurter inutilement à la porte, exhalait sa rage en termes si insolens, que la reine, au comble de l'exaspération, commanda enfin que l'on ouvrît les deux battans. La duchesse recula; un grand cercle se forma derrière elle; la reine entra majestueusement dans le salon, et s'arrêta au centre de cette cour brillante. La *camaréra-mayor*, à la tête d'une foule

de dames, et de la maison qu'elle commandait, s'approcha, plus blême encore que de coutume, hors d'elle-même, le front levé, l'œil ardent, et murmurant d'odieuses injures : « Madame, dit-elle d'une voix terrible, une reine d'Espagne..... »

Marie-Louise lui présenta sa main avec dignité, lui rappelant par ce geste que son premier devoir, en abordant sa souveraine, était de la lui baiser avec respect. La duchesse se baissa, en dévorant sa colère, et ploya le genou... La reine alors, d'un mouvement rapide comme l'éclair, appliqua sur sa joue desséchée un soufflet retentissant qui la fit chanceler.

Un cri général s'éleva ; la stupeur pétrifia la nombreuse assemblée. La duchesse foudroyée était tombée par



terre, et restait ridiculement assise sur ses talons, le regard fixe comme un spectre, les mains et les muscles du visage dans une agitation convulsive. La reine frémit à cet horrible aspect, étonnée elle-même du grand coup qu'elle venait de porter, et avertie de l'énormité de cette action sans exemple, par la consternation et l'espèce d'horreur silencieuse de la foule épouvantée.

Tout-à-coup, un grand bruit de chevaux et le fracas des équipages dans la cour du palais, annoncèrent l'arrivée du roi précédé de ses gardes. La duchesse, se relevant alors brusquement, sortit, ou plutôt se précipita impétueusement au-devant du maître <sup>1</sup>. Toute la cour

<sup>1</sup> On lit dans les *Mémoires* du temps qu'elle reparut devant le roi, suivie de plus de quatre



s'éloigna de la reine ; on tremblait ; la terreur redoubla bientôt, quand on entendit de loin la voix de Charles II, altérée par la colère : « Horrible ! horrible, criait-il ; un affront aussi sanglant à la première dame de la cour d'Espagne !... »

Il approche, on frissonne ; les courtisans baissent la tête ; il entre suivi de la duchesse, et s'arrête pâlisant à quelques pas de la reine : « Signora, lui dit-il, est il vrai ?.... »

» — Oui, seigneur, répondit-elle avec résolution, je n'ai pu tenir contre cette envie de femme, irrésistible dans mon état ; c'est un *antojo*. »

Tous les yeux se portèrent à la fois sur

cents dames qui avaient épousé sa querelle contre la jeune reine.

le roi ; mille sentimens divers s'y peignaient en même temps ; il était rouge, décontenancé ; tout cela fut prompt comme l'éclair... A l'instant la scène change, il jette un cri de joie et s'avance à grands pas : *Ma reine !* s'écria-t-il en la pressant dans ses bras avec amour. Dieu et Notre-Dame d'Atocha soient loués ! quelle grande nouvelle pour l'empire espagnol ! Vous l'avez tous entendue, continua le roi en promenant sur les grands du royaume des regards satisfaits , où brillait l'orgueil de la paternité !

» — Quoi seigneur ! dit la duchesse de Terra-Nova en grinçant des dents, oubliez-vous sitôt l'outrage ?...

» — Tais-toi, répondit-il en affectant d'être enivré de plaisir, tais-toi ; remercie plutôt la Vierge , de

ce gracieux soufflet qui va réjouir les deux mondes, et baise la main de *ma reine*. Medina-Celi, dit-il au premier ministre, qu'on chante un *Te Deum* dans toutes les églises de Madrid ; et nous, allons entendre la messe et rendre grâces à Dieu. »

Toute la cour sortit à la suite du couple royal ; le roi triomphait, la reine était embarrassée, on affectait sur leur passage une joie turbulente ; on souriait quand ils étaient passés ; on se parlait à l'oreille, et personne ne songeait à la duchesse qui, muette et gonflée de venin, resta seule, abandonnée à son impuissante fureur ; des valets la prirent en pitié, et la transportèrent, demi-morte, à son appartement.

La nourrice, inquiète, avait entr'ou-

vert la porte refermée derrière la reine, au moment où elle était entrée dans le salon. Elle brûlait de voir ce que tout cela deviendrait; les caméristes regardaient aussi, les unes par-dessus les épaules de la nourrice, les autres en avançant la tête sous ses bras; tout le service de la reine prêtait l'oreille, se pressant derrière ce groupe. A ce brusque changement de décoration, la foule des femmes s'enfuit et courut répandre la nouvelle dans le palais; les valets, chargés de la surveillance des portes, n'eurent pas plutôt appris le désastre de la *camaréra* qu'ils abhorraient, que tous, abandonnant leurs postes, allèrent s'en réjouir avec les caméristes. La sortie était libre; Natalia, empressée de mettre à profit cette circonstance, pour porter la lettre de la reine à madame

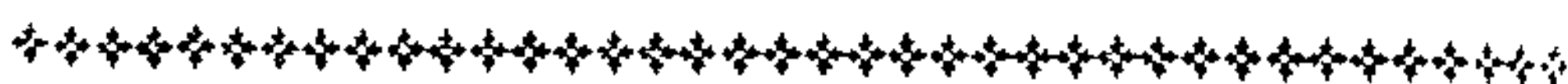
de Villars, se hâta de se vêtir de sa mantille, et descendit dans la cour du palais.

Elle avait atteint la grande porte, et s'apprêtait à la franchir, lorsque Fray-Eugénio, se présentant devant elle, arrêta brusquement ses pas. Elle lui fit, en peu de mots, le récit de ce qui venait de se passer, et l'instruisit de son dessein d'aller chez l'ambassadrice. « Gardez-vous de sortir de cette enceinte ; lui dit-il à voix basse ; il se prépare au dehors de grands événemens ; le bruit en va bientôt parvenir jusqu'ici, et ma présence n'y sera pas inutile ; allons chez la nourrice en attendre l'effet. »

Natalia, tout étourdie de cette étrange communication, inquiète de ce qu'elle allait apprendre, remonta suivie du

moine, jusqu'à l'appartement de madame Jourdan; tandis que la bonne femme, ivre de joie, allait faisant retentir tout le palais de ses cris de victoire, et célébrant le triomphe et la délivrance de la reine, sa chère enfant.





## CHAPITRE VI.

## L'ÉMEUTE.

Dès le matin , le marquis , pour accomplir la promesse faite à Natalia, s'était acheminé vers le faubourg de Lavapiès dans le dessein d'en ramener Maria. Déjà , il avait pénétré jusqu'aux petites rues qui conduisaient à l'obscur habitation de Blanca Nogueira , quand il remarqua beaucoup d'agitation parmi toute cette population, ordinairement indolente et calme. Mais instruit qu'il se préparait une course de taureaux, et connaissant l'ardeur des habitants d

Madrid pour ce genre de plaisir, le vieillard s'étonna peu des cris tumultueux qui retentissaient dans les cabarets d'alentour, et du mouvement inaccoutumé de quelques hommes qui allaient et venaient, de maison en maison, d'un air très-affairé. Parvenu enfin à celle de Blanca, il la trouva immobile et assise, comme la première fois, au coin de son foyer. Elle répondit, à la demande qu'il lui fit de Maria, en lui indiquant de la main, la porte de la petite cour. Don Henrique suivit donc seul le chemin par où elle l'avait guidé la veille, et gagna, sans bruit, le grenier de la mesure. Il aperçut Maria au fond de son galetas, devant quelques planches disposées sur de vieilles chaises, en manière de table, et sur lesquelles étaient



entassés des monceaux de vieilles cartes ; elle venait d'en disposer plusieurs dans un certain ordre, et les considérait avec une profonde attention. La pauvre femme parut fort troublée, quand, au bruit des pas de Don Henrique, elle leva la tête et l'aperçut déjà près d'elle. Jetant alors rapidement sa mantille sur les planches, afin de lui dérober le secret de ses opérations magiques, elle lui commanda, d'un ton sévère, de s'arrêter, s'il ne voulait pas faire tout manquer, et se charger du tort qui pouvait en résulter pour Francisco.

Don Henrique vit avec peine que Maria était encore habillée des mêmes vêtemens sales et déchirés du jour précédent. Il lui adressa quelques reproches à ce sujet.

« Je ne me suis pas couchée, répondit-elle d'un air sérieux. J'ai passé toute la nuit à poursuivre le roi d'or et la dame des épées, sans pouvoir parvenir une seule fois à les rapprocher ! je suis sûre, pourtant, que j'allais réussir enfin, quand vous êtes venu me surprendre ; tout est dit pour aujourd'hui, nous entrons dans la nouvelle lune, ce matin ; il faut laisser passer le premier moment ; allons trouver ma fille, Blanca Suarez. »

Le marquis lui représenta que, vêtue misérablement comme elle était, il ne pouvait la conduire avec lui.

« Croyez-vous, seigneur, répondit-elle avec emportement, que ma fille rougira de la pauvreté de sa mère ? Si je croyais capable de cette indignité....

» — Il ne s'agit pas de cela, Maria, mais

je vous avais donné de l'argent, hier, pour vous habiller....

» L'argent est pour Francisco, interrompit-elle brusquement. Tout pour ce pauvre Francisco; notre fille m'approuvera, j'en suis sûre. Quant à vous qui l'envoyez au diable, c'est différent; allez, rien ne m'étonne d'un homme qui a dit une pareille abomination. Vous êtes capable de tout. »

Le marquis eut beaucoup de peine à calmer son esprit irrité. Il y parvint cependant, en convénant de tout ce qu'elle voulut à l'égard de Francisco. Mais il fallut renoncer à la faire habiller plus décemment, car elle n'avait pas d'autres vêtemens, et se montrait inébranlable dans le dessein de ne pas détourner un maravedis du petit trésor amassé pour son mari. Don Henrique régl

donc qu'il marcherait devant , et que Maria le suivrait à quelque distance jusqu'à la maison de sa fille, où elle entrerait après lui. Cet arrangement convenu, elle se couvrit de sa mantille en lambeaux, et ils se mirent en route.

Au détour de l'une des rues les plus embarrassées de ce quartier populeux, Don Henrique se retourna pour s'assurer que Maria le suivait. Elle venait de s'arrêter auprès d'un groupe de femmes que haranguait avec véhémence un homme enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau. Elle regardait attentivement sous le grand chapeau de ce personnage dont la voix l'avait appelée. « Ah ! ah ! beau marquis, lui dit-elle ; eh ! que venez-vous donc faire au faubourg de Lavapiès ? »

L'homme lui tourna brusquement le dos en la repoussant. « Ne soyez donc pas si dur au pauvre monde, seigneur marquis de Valparaiso, reprit-elle; écoutez-moi.... »

Le jeune seigneur qui s'enfuyait, revint à Maria, et l'entraînant à quelque pas de-là, il lui donna de l'argent, et lui demandant si elle ne voulait pas servir....

« Oui, seigneur, interrompit-elle en parlant à voix basse; oui, je vous servirai de tout mon pouvoir; mais faut que vous fassiez quelque chose aussi pour moi.

» — De tout mon cœur, ma bonne dit le jeune homme; nous ne sommes ici que pour entendre les plaintes du peuple, soulager sa misère, et prendre

son parti contre le mauvais gouvernement. Que voulez-vous ? »

Don Henrique s'était rapproché ; il appela fortement Maria, en l'invitant à ne pas s'arrêter.

« Venez, brave homme, lui dit Valparaíso ; puisque cette femme est avec vous, je pense que vous ne ferez pas plus de difficulté qu'elle, de vous mettre avec nous. Prenez cela, continua-t-il en lui offrant une piastre. »

Maria saisit l'argent, et retint la main du jeune marquis. « Donnez, seigneur, s'écria-t-elle avec impétuosité. Oui, je me mets avec vous ; mais, promettez-moi d'abord de me faire parler à votre parent Don Diégo de Valladarès, l'inquisiteur-général. Ce que j'ai à lui apprendre doit sauver Francisco....

» Vive Dieu ! venez donc, dit Don

Henrique en entraînant la bonne femme, ce seigneur a bien d'autres affaires. »

En même temps, quelques hommes à figures sinistres, et armés de bâtons, se présentèrent au jeune cavalier; leur approche produisit un mouvement qui l'éloigna de Maria. Elle suivit donc, quoiqu'à regret, son conducteur. Tous deux avaient enfin gagné la rue d'Atocha, quand Don Henrique aperçut Don Luis accourant à grands pas de leur côté; il l'arrêta pour l'informer du tumulte qui agitait le faubourg. Le jeune homme lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre à ce sujet; pendant ce colloque, ses regards s'arrêtèrent sur Maria qu'il se rappela d'avoir vue au palais, le jour remarquable de la chute de Valenzuela, prédisant ce grand événement, et réclamant Natalia qu'elle

appelait sa fille. Ce souvenir était aussi très-présent à l'esprit de Maria qui ne manquait jamais l'occasion d'en parler.

« Quoi ! bonne Maria , lui dit Don Luis , nous vous revoyons donc enfin ! Vous nous ferez connaître les parens de Natalia , et nous vous comblerons de biens.

» — Je ferai connaître ce qu'il faut pour le bien de Francisco , répondit-elle sèchement.

» — C'est comme je l'entends , répliqua le jeune homme averti de la manie de Maria. Tout cela n'est que dans l'intention d'être utile à Francisco ; d'assurer le bonheur de ce digne et cher homme , que j'aime de tout mon cœur.

» — Vous êtes un brave seigneur ! s'écria Maria les larmes aux yeux ; un honnête cavalier , un véritable gentil-



homme ! c'est vous qui me conduirez à ma fille , et je ne vous quitte plus. Oui , ajouta-t-elle en le tirant à part ; méfions-nous de ce vieux singe , qui est venu me chercher à la maison ; c'est une méchante bête , sans cœur et sans entrailles , et qui me fait horreur , depuis qu'il a envoyé Francisco au diable. »

Quoi que Don Luis et le marquis pussent faire pour détourner Maria de cette nouvelle fantaisie , elle s'opiniâtra tellement à s'attacher aux pas du jeune cavalier , qu'il lui fut impossible de vaincre son obstination. Don Luis se chargea donc de la conduire chez Santos , tandis que Don Henrique irait jusqu'à l'ambassade de France , pour faire parvenir , de-là , un message à Natalia , et l'instruire du succès de son expédition.

Maria , satisfaite de son nouveau

guide, le suivit sans difficulté jusqu'à la porte de Santos, qu'ils trouvèrent fermée. Don Luis frappa long-temps à coups redoublés, sans entendre aucun mouvement au-dedans. Les voisins, attirés par le bruit, étaient sortis de leurs maisons, et s'amusaient de son impatience. Lassé de heurter vainement, il s'enveloppa une partie du visage avec le manteau grossier qu'il avait pris à dessein, pour aller dans le faubourg, avec un grand chapeau rabattu sur les yeux; et, masqué de la sorte, il traversa la rue afin de regarder aux fenêtres de l'appartement, s'il n'apercevait pas quelqu'un. Il se trouvait alors à côté de la boutique du barbier Orobio; Tomassa, le prenant pour un domestique, lui dit d'un air goguenard: « Tu viens trop tôt ou trop tard, mon fils; la

petite a encore passé la nuit dehors, nous la guettons pour voir quand elle rentrera. Cela ne peut tarder, le vieux est sorti pour l'aller chercher.

» — Que voulez-vous dire? demanda Don Luis étonné.

» — Je veux dire, mon garçon; qu'à tout seigneur tout honneur; que si ton maître avait autant d'écus que le seigneur Jacob-Barabas-Mardochée de Dionis, le voisin Santos vous aurait sans doute donné la préférence. Mais, patience, la belle enfant reviendra; il n'y aura plus alors qu'à rebattre les cartes et recommencer la partie, et chacun aura son tour.

» — Vous vous méprenez, signora, reprit Don Luis, j'ai affaire au marquis de Las Torrès.

» — C'est cela même, répliqua To-

massa, en parlant avec une grande volubilité. Eh bien ! mon garçon, je te répète que sa nièce est allée passer la nuit dehors. Dieu sait où ; mais, certes, le vieux Salomon de Dionis n'est pas pour peu dans tout cela ; tous les voisins l'ont vu, comme moi, accourir ce matin chez Santos, au point du jour, et c'était sûrement pour régler leurs comptes à ce sujet ; car, Dieu merci, on les a entendus compter assez d'argent ! ils sont sortis ensuite ensemble ; et l'oncle s'est mis aussi en campagne peu après ; l'infâme ! Quant à la Felipa Santos et à sa fille, il n'y a qu'un moment qu'elles sont sorties, mon garçon, plus parées, plus insolentes encore qu'à l'ordinaire, les drôlesses ! en regardant les gens du haut de leur grandeur, comme si on ne les valait pas. La Felipa s'est

fait suivre par sa servante, juste comme une duchesse, et tout cela est allé à la place *Mayor*, où Santos leur a loué un balcon pour voir la course des taureaux. Ça se donne des airs de grand d'Espagne. Mais, patience ! patience !

Don Luis, désolé de ce contre-temps, et empressé de courir au faubourg, afin d'y remplir l'importante mission dont il s'était chargé, pria Tomassa de donner un asile à Maria, tandis qu'il irait faire une course dans les environs. Cette demande, appuyée de l'offre d'une piastre, fut accueillie avec politesse, et le jeune homme s'éloigna, en priant Maria de l'attendre quelques instans dans la boutique du barbier.

Absorbée dans ses pensées pendant l'explication, la pauvre femme, assise sur un banc voisin, n'avait pris aucun

part à tout ce mouvement. Elle entra volontiers dans la boutique d'Orobio, sur l'invitation de Tomassa, qui, malgré le souvenir récent du don de la piastre, ne lui cacha pas, en lui offrant dédaigneusement un siège, le dégoût que lui inspiraient les haillons hideux dont elle était couverte.

Bon nombre de voisines l'avaient suivie, et prirent place aussi sur les bancs, autour de la nouvelle arrivée, qui, couverte de sa mantille, immobile et silencieuse, continuait à réfléchir sans s'occuper du bavardage des commères. L'entretien était pourtant bien animé! et les langues de ces dames n'épargnaient pas le fiel à toute la maison de Santos.

Tomassa renchérissait sur toutes ses mies, en déchirant à belles dents le

voisin , sa famille , le marquis , sa nièce , et par surabondance leur nouvel ami , Dionis le juif . A ce mot , Maria s'émut , et tressaillit sous sa mantille .

« Et qui vous a dit qu'il fût juif ? demanda-t-elle à la femme du barbier ; vous l'a-t-il confessé ? Pouvez-vous descendre dans sa conscience ?

» — Tiens , s'écria Tomassa , voilà notre pauvrese qui se dégourdit ! et c'est pour prendre le parti du Tétrarque de la Galilée , d'un publicain maudit de Dieu !

» — Tu ferais mieux de te taire , répliqua Maria ; tu as toujours été une méchante voisine , médisante et menteuse , Tomassa !

» — Femme ! cria Orobio en riant , par la Vierge ! la pauvrese te connaît



bien ? » Les voisines éclatèrent de rire avec lui.

« Tais-toi, ivrogne ! lui dit Maria. »

Nouveaux rires de l'assemblée.

« Par la Vierge ! mon homme , repartit Tomassa , la pauvre ne te connaît pas moins bien ! Eh qui donc es-tu , bonne femme ? demanda-t-elle avec hauteur ; quelque échappée de la synagogue , apparemment , puisque tu prends fait et cause pour le samaritain Dionis. »

« — Dionis est un brave et honnête homme , Tomassa , répondit-elle ; et quand je ne le connaîtrais pas pour un bon et vieux chrétien , tel qu'il est , ne suffit-il pas , pour que tous les honnêtes gens en disent du bien , qu'une vipère comme toi en parle mal. »

La femme du barbier , courroucée



outre mesure de cette attaque, et surtout de la gaieté qu'elle excitait dans l'auditoire, se disposait à en venir aux mains, pour mettre fin au débat; mais Orobio l'arrêta; et, afin d'animer la querelle, qui l'amusait, il avoua qu'en abandonnant Dionis, il condamnait la malice et l'aigreur des propos de sa moitié contre la nièce du marquis de Las Torrès, l'hôte de leur voisin.

Cette défection inattendue irrita la mauvaise humeur de Tomassa, qui se répandit en nouvelles injures contre le marquis et sa nièce Natalia.....

« Natalia ! interrompit Maria d'une voix éclatante; c'est de Natalia que tu oses parler ainsi, misérable ! »

Pour le coup, il fallut que toutes les voisines se levassent pour contenir la femme d'Orobio; et leurs efforts réunis

l'empêchaient avec peine , de s'élancer sur la pauvre , qui , pendant cette lutte , continuait sur le même ton : « Natalia n'est point nièce d'un marquis , menteuse effrontée que tu es ! elle est ma fille ; et je la vengerai de tes calomnies ; ma fille , te dis-je ; oui , ajouta-t-elle , en rejetant sa mantille en arrière , la propre fille de Maria Rodriguez , ton ancienne voisine.

» — Maria ! s'écria Tomassa. Ah ! la nièce du marquis est ta fille , vieille masque , fagot d'auto-da-fé ! Mes comères , c'est la femme du juif Francisco Suarez ; étonnez-vous donc maintenant qu'elle défende , du bec et des griffes , ce Judas de Dionis !

» — Que parlez-vous de Dionis ? demanda une voisine , en entrant ; voilà le chien enragé d'Hébreu , que Dieu

confonde, qui recommence encore ses accaparemens !

» — Comment ? dirent toutes les femmes à la fois ; qu'y a-t-il de nouveau ?

» — Ah ! ce n'est pas du nouveau, répondit la voisine tout éplorée ; c'est toujours la même histoire. J'étais sortie pour faire ma provision de cacao, comme toute bonne ménagère la fait dans cette saison ; mais, j'ai couru tout Madrid sans en trouver seulement une livre : ce vieux Mardochée de Dionis a tout enlevé depuis hier, tout, mes pauvres amies ; il n'y a plus moyen de s'en procurer. »

Ce ne fut qu'un cri de douleur dans toute la boutique ; en effet, le chocolat, cette nourriture favorite du peuple espagnol, à Madrid surtout, était déjà

considérablement renchéri par la rareté que la guerre avait produite. D'un autre côté, l'altération des monnaies, depuis plus de vingt ans, contribuait à exhausser le prix de cette denrée, comme de toutes les autres, à tel point, que la classe inférieure, accablée de misère, recourait à la vente de ses meubles pour se la procurer, ou se livrait en proie aux usuriers. On se désolait chez Orobio; bientôt de nouveaux rapports vinrent ajouter d'autres sujets d'indignation à ceux qui soulevaient déjà la junte des commères de Comassa. On apprit successivement que le sucre, la farine et les cuirs, avaient également disparu des grands et des petits magasins de la capitale, et prenaient, depuis la veille, le chemin de l'immense maison de Dionis, et des

vastes dépôts qu'il avait dans les environs de la ville.

A chaque nouveau grief qui parvenait à la connaissance de l'assemblée, Tomassa chargeait impitoyablement l'alliée de l'Arabe Dionis, la pauvre Maria, l'amie déclarée du mahométan, du juif, ennemi de Dieu et des hommes. Elle la dénonçait publiquement comme juive elle-même; et, servant à la fois tous ses ressentimens, la bonne femme du barbier ne manqua pas de faire remarquer l'affinité de la famille Santos avec toute la synagogue de Madrid. Maria s'était voilée de nouveau avec sa mantille, et cherchait à s'évader de l'ancre d'Orobio; mais les injures de Tomassa et des voisines la poursuivaient, et provoquaient celles de la foule qui s'attroupait au dehors.

Le bruit eut bientôt amassé une multitude considérable. Le théâtre de cette scène était peu éloigné de la grande place, où toute la ville s'était portée pour assister aux courses de taureaux ; l'innombrable quantité de curieux qui n'avaient pas pu pénétrer dans l'enceinte, circulait dans les environs et inondait les rues adjacentes. Les cris de Tomassa, et la fureur exaltée de ses voisines, établirent d'abord, devant sa boutique, un point d'irritation violent qui ne tarda pas à s'étendre, à mesure qu'on apprenait les nouvelles iniquités du juif accapareur. La contagion gagna ensuite rapidement la masse ; et au bout d'une heure, tout fermentait ardemment vers la *Puerta del Sol*, dans la rue d'Alcala, à la carrera San-Jeronimo, et sur toute l'étendue de

la rue *Mayor*, jusqu'auprès du palais

Maria, se flattant de s'évader plus facilement à la faveur de ce tumulte, essaya une nouvelle sortie. Elle allait s'échapper, quand le hasard présenta devant elle le muletier qui l'avait amenée de Salamanque ; il était ivre, et suivi d'une bande de misérables qui comme lui, avaient reçu de l'argent du marquis de Valparaíso et des autres seigneurs ses amis, pour se tenir armés au milieu de la foule, prêts à obéir aux ordres des chefs qui leur étaient désignés.

« Eh ! dit-il en apercevant Maria voilà, Dieu me pardonne, la sorcière de Cangas ! »

Tomassa la suivait de près. A ce mot du muletier, elle poussa un cri d'horreur : « Bon Dieu ! dit-elle, en se signant, il ne lui manquait plus que d'être possédée du démon ! »



Aussitôt, elle appela toutes ses com-  
mères pour écouter les récits du mu-  
letier, qui raconta les folies de la pau-  
vre femme de Francisco Suarez, en  
rendant toutefois justice à l'exactitude  
de ses prédictions, toutes accomplies à  
la lettre. Cette part d'éloges fut juste-  
ment ce qui acheva de perdre Maria dans  
l'esprit des nombreux auditeurs, et l'on  
cria de toutes parts : « A la sorcière!—Eh  
bien, oui ! répondit-elle en s'animant à  
ce bruit, j'ai tout prédit, je sais tout....  
» — Sais-tu que tu seras brûlée ? lui  
cria Tomassa, du plus haut de sa voix ;  
brûlée comme un tison d'enfer, avec  
un sanbénito et une *coraza* <sup>1</sup> en tête ?

<sup>1</sup> Sorte de mitre fort élevée que portent les  
malheureux condamnés au feu par l'inquisition.  
Quand les coupables ont obtenu, par leur ré-



» — Et peinte de flammes, avec la pointe en l'air, ajouta charitablement une voisine ? »

En ce moment, Don Luis, perçant la foule, parvint jusqu'à la pauvre Maria, et entreprit de la soustraire à cette horrible persécution. Une lutte très-vive s'engagea ; Tomassa frappait avec fureur, et le peuple la secondait. Mais, tout-à-coup, l'attention générale fut fixée sur un autre objet : on placardait partout à la fois, un décret du roi, signé du nom de Medina-Celi, premier

pentir, la faveur d'être étranglés avant qu'on ne mette le feu au bûcher, la coraza et le san-bénito sont peints de flammes renversées. Les *obstinés* sont tout couverts de flammes peintes la pointe en l'air, et entremêlées de diables et de dragons ; ceux-là sont brûlés vifs.

ministre. On se presse autour de ces affiches ; on lit avec avidité : c'était la loi sur les monnaies. Les pièces d'or et d'argent étaient réduites à près de la moitié de leur évaluation fictive en réaux, et au-dessous de leur valeur réelle. Celles de cuivre étaient démonétisées ; on devait les porter au trésor, et recevoir en échange des billets à six mois.

La foule, en s'agitant, venait de séparer les combattans, à la porte du barbier Orobio. Don Luis, entraîné avec Maria, se trouvait ainsi délivré de tous les ennemis qui l'assaillaient, et placé près de l'un de ces placards, objet de tant de curiosité. A peine l'a-t-on parcouru des yeux, on s'interroge à la ronde, on s'étonne, on se demande si l'on a bien lu. L'absurdité, l'injus-

tice, la brutalité de cette loi, passe à tel point toute croyance, que l'on refuse de s'en rapporter au témoignage de sa vue. Cependant, la nouvelle circule, et pénètre les groupes qu'agitait déjà le bruit des accaparemens de Dionis. On murmure, l'indignation gronde d'abord sourdement, s'anime, éclate enfin en cris tumultueux. Des orateurs montent sur les bancs, à la porte des hôtels, et sur les degrés du portail des églises; on s'approche pour les entendre, et des milliers de voix s'élevant à la fois autour d'eux, augmentent le bruit et la confusion, en commandant le silence.

Un nouveau flot du peuple déplaça Don Luis et Maria; et, les poussant près d'une petite rue solitaire, leur facilita le moyen de s'éloigner de ce

théâtre de troubles et de désordres. Le jeune homme n'avait pas eu le temps d'aller jusqu'au faubourg. Arrêté bientôt par la multitude qui encombrait les rues de ce côté, en se portant vers la grande place, il avait été forcé de rétrograder ; d'ailleurs , il jugeait bien aux discours et à l'attitude des hommes qu'il voyait arriver en si grand nombre, que déjà toute la canaille de Lavapiès était déchaînée et lancée sur le foyer de la sédition. Sa présence étant donc inutile aux lieux vers lesquels il se dirigeait, il avait pris le parti de revenir. C'est alors que le mouvement du peuple l'avait reporté vers la maison de Santos, et qu'il s'était efforcé de délivrer Maria. Maintenant, dégagé de nouveau avec elle, il l'entraînait rapidement loin de ce bruit effroyable,

quand le hasard lui présenta le marquis de Las Torrès, qui revenait de l'ambassade de France. Empressé d'aller instruire le duc son père des événemens dont il avait été témoin, et de prendre ses ordres pour agir contre les rebelles, il pria Don Henrique de se charger à son tour de Maria, et courut en toute hâte au palais.





## CHAPITRE VII.

## UNE RÉVOLUTION DU PALAIS.

LE roi, de retour de la chapelle, se disposait à conduire la reine à la course de taureaux, quand le duc de Medina-Celi, s'approchant, avec tous les signes d'un grand trouble qu'il s'efforçait de déguiser, demanda la faveur d'un entretien, particulier; c'était, disait-il, pour un objet dont l'importance exigeait impérieusement qu'il retardât un moment les plaisirs de son maître. On s'écarta; le duc apprit au roi la nouvelle de la sédition, dont le foyer principal

éclatait précisément auprès de la grande place, où Leurs Majestés se proposaient d'aller. Charles, tremblant, s'informa d'abord s'il y avait du danger pour sa personne; sur la réponse du ministre, que tout cela n'était rien, et qu'il rétablirait promptement la tranquillité, le roi lui commanda de se hâter; et, après avoir engagé Marie-Louise à rentrer chez elle, il ordonna que toute la garde royale fût rassemblée, et sous les armes, dans les salons qui précédaient immédiatement ses appartemens et ceux de la reine; puis il se retira seul, dans la partie la plus reculée des siens au fond d'un oratoire obscur.

Là, son premier soin fut de demander le père Reluz, son confesseur, qu'il voulait absolument que l'on amenât au palais, en quelque état qu'il fût. Tandis

que l'on courait chercher le religieux à son couvent, le roi se fit apporter avec son nain, ses deux singes favoris; et, dégagé de tous soucis, il ne s'occupait plus qu'à mettre aux prises ses trois bêtes, et à les forcer ensuite à danser ensemble après le combat; innocente, mais vive récréation qui, à défaut du confesseur, délassait d'ordinaire, Sa Majesté catholique des fatigues du gouvernement, lorsque l'inclémence de la saison lui interdisait les plaisirs de la chasse.

De son côté, tranquillisée aussi par le duc, à l'égard de ce mouvement populaire, qu'on lui représentait comme une bagatelle sans importance, la reine goûtait sans mélange le bonheur d'être affranchie du joug de la méchante duchesse de Terra-Nova. Libre enfin, souveraine maîtresse dans sa chambre,



ravie de joie, elle s'empressa de demander Natalia, qui descendit sur-le-champ conduite par la nourrice.

Cependant, le duc de Medina-Celi venait d'assembler le conseil d'Etat, dont tous les membres se trouvaient réunis au palais. L'éclatante incapacité du premier ministre parut alors dans tout son jour. Dépourvu d'idées, sans opinion arrêtée sur ce qui se passait, ne pouvant ouvrir un avis, il provoqua d'abord celui du plus ancien conseiller. C'était un évêque; il déclara qu'il lui semblait à propos, pour apaiser la sédition, d'ordonner des processions de tous les couvens de Madrid; la croix en tête d'abord, sauf à recourir au Saint-Sacrement si le peuple s'opiniâtrait dans sa rébellion. Un capitaine-général proposa ensuite de faire mar-

cher la troupe, avec des hallebardes et des mousquets premièrement, en réservant l'usage du cañon pour dernière ressource. D'autres manifestèrent des opinions également stupides. Quelques hommes, qui ne manquaient pas d'habileté, battirent à dessein la campagne; ils jouissaient de l'embarras du pauvre duc, se flattant qu'une crise aussi violente provoquerait la ruine de ce pouvoir nouveau; et que sa chute serait plus rapide encore que n'avait été son élévation. Rien n'avancait; pendant cette infructueuse délibération, l'émeute se propageait sans résistance; et déjà ses flots menaçans envahissaient la place du palais, et commençaient à s'entre-choquer tumultueusement à l'entour. Bientôt, les airs retentirent de violentes clameurs qui pénétrèrent jus-

que dans le cabinet, où la jeune reine se réjouissait de son bonheur avec tant d'effusion.

Elle s'inquiéta, et se fit expliquer par Natalia les cris intelligibles, pour elle, de cette populace en fureur; on vociférait de toutes parts : *Vive le roi ! et meure le mauvais gouvernement !* Effrayée, la reine voulut se réfugier auprès de son royal époux; mais on lui dit qu'il avait expressément ordonné de n'introduire dans son oratoire que le père Reluz, et que la défense s'étendait jusqu'à la reine-mère, en cas que son inquiétude l'engageât à quitter le *Buen-Retiro*, qu'elle habitait seule maintenant. Ainsi abandonnée à elle-même, Marie-Louise dans son anxiété demanda, du moins, que le duc de Medina-Celi vint immédiatement prendre

ses ordres. On l'avertit ; il arriva, et dès qu'il se présenta, elle multiplia les questions en le priant de l'informer de ce qui se passait. Mais alors se reproduisit l'inconvénient qui, deux jours auparavant, avait mis obstacle à une explication immédiate entre la nourrice Jourdan, et le marquis de Las Torrès ; fortement occupée de sa pensée, la reine ne songeait guère à la traduire en espagnol, elle s'exprimait en français et très-rapidement ; le duc la tranquil-  
lisait de son mieux en espagnol ; dans son impatience de n'être pas compris, il sortit tout-à-coup pour aller chercher son fils, qui venait de l'instruire de tous ces événemens dans le salon voisin, et qui l'y attendait ; Don Luis parlait la langue française, le duc pensa qu'il pourrait lui servir d'interprète auprès

de la reine. Marie-Louise , de son côté, voyant l'embarras du duc , appelait Natalia pour l'aider à se faire comprendre. La jeune fille s'était éloignée, à l'approche du premier ministre ; elle reparut aussitôt.

Surprises toutes deux de la fuite de Medina-Celi , dont elles ignoraient la cause, elles sentirent redoubler leur effroi, avec la violence des cris du peuple au-dehors ; dans cette extrémité , Natalia imagina de proposer à la reine, de faire descendre le père Fray-Eugénio, qui venait d'arriver chez la nourrice, et qui pourrait convenablement prendre ses ordres pour les transmettre au duc ; cette ouverture fut agréée.

Pendant ce mouvement, le duc ramenait son fils, qui, tout en le suivant chez

la reine , lui parlait de sa conversation du matin avec Fray-Eugénio; et lui dit que ce moine, d'un esprit remarquable, paraissait instruit des causes secrètes du désordre , et des moyens d'y porter remède. Le souvenir de ce que le religieux lui avait annoncé, revint alors à l'esprit du duc. Le père et le fils s'entretenaient encore de lui avec chaleur, lorsqu'en entrant dans le cabinet de Marie-Louise , tous deux s'arrêtèrent stupéfaits à la vue de Fray-Eugénio, engagé déjà dans un entretien fort animé avec cette princesse.

Don Luis s'excusa respectueusement de sa témérité, d'oser pénétrer jusque dans l'intérieur des appartemens de sa souveraine, sans être appelé. Elle ne le laissa pas achever; charmée de revoir le duc , et de pouvoir s'en faire entendre

sans le secours d'un étranger, elle trouva tout bon, et congédiait déjà le religieux; mais le duc, par l'organe de son fils, la supplia de permettre que Fray-Eugénio restât, et lui fit goûter les raisons qu'il avait de souhaiter sa présence. Il s'établit alors entre lui et le moine un dialogue très-vif en espagnol; Don Luis traduisait à la reine tout ce qu'ils disaient d'important.

« Oui, répéta Fray-Eugénio, je sais l'origine de ce mouvement, où il tend, et comment l'arrêter; mais je n'ai aucun caractère dans ce palais; ma place n'est point ici; je retourne à ma cellule.

» — Parlez, mon père, répondit le duc, il s'agit du salut des personnes sacrées de nos maîtres.

» — Eh bien! je vais prier le ciel



pour eux , répliqua dévotement le oine , et afin qu'il accorde à votre excellence les lumières qu'il faut pour sortir de ce mauvais pas.

» — Mais ces lumières, vous les avez, mon père , c'est un devoir de nous les communiquer, surtout dans une circonstance aussi grave.

» — Moi ! des devoirs, seigneur duc ! je n'en ai pas d'autres ici, que de diriger la conscience d'une humble pénitente. Ce soin obscur est le seul qui l'attire dans ce fastueux palais, dont les grandeurs ne sont que de la poussière aux yeux d'un pauvre religieux. »

La reine, instruite de cette réponse par Don Luis, s'écria en français : « Mais je suis aussi votre pénitente ; je veux l'être ; ne vous l'a-t-on pas dit ? Pourquoi refuseriez-vous à votre souveraine



l'intérêt que vous portez à sa nourrice, au même titre ? Parlez au nom du ciel, si vous savez comment on peut sortir de ce terrible embarras, et ne nous laissez pas plus long-temps en suspens.

» — Madame, répliqua modestement Fray-Eugénio, c'est un grand fardeau que la direction d'une conscience royale. Je sens toute mon incapacité ; je ne souhaite pas d'en être chargé ; souffrez que je rentre dans la solitude de mon cloître. »

C'était le tour du duc de Medina-Celi de s'impatienter de cette conversation, qu'il ne comprenait pas, et que son fils lui expliquait à mesure des répliques.

« Vive Dieu ! s'écria-t-il, étonné de ce refus ; ignorez-vous, mon père,

quel est le poste que vous rejetez si dédaigneusement !

» — Je ne songe qu'à mon salut, seigneur duc. »

Dans ce nouveau débat en espagnol, que la reine suivait à l'aide de son truchement, le moine mollissant peu à peu, céda aux raisons du duc, appuyées des ordres réitérés de sa souveraine. Enfin, il se rendit, et consentit à suivre le premier ministre dans son bureau particulier.

A peine furent-ils enfermés, que fray-Eugénio s'empara vivement de l'attention du duc en abordant d'abord les principaux secrets de l'État ; et, quoiqu'il ne touchât ces matières délicates qu'avec la rapidité que commandait l'urgence du danger qu'il s'agissait d'écartier, le ministre s'étonna de lui

trouver une connaissance aussi approfondie de ces objets sacrés et mystérieux. Le moine, profitant du trouble qu'il venait d'exciter dans cette âme faible et commune, dont il se sentait déjà maître, déclara qu'il répondait de tout, pourvu qu'on suivit à la lettre le plan qu'il allait tracer ; et le duc prit l'engagement de s'y conformer religieusement.

« Fort bien, reprit le moine ; tandis que je vais travailler à conjurer cette tempête menaçante, allez présenter à la signature du roi ma nomination au poste de confesseur de la reine, et faites revêtir cette pièce de toutes les formalités d'usage. »

Pour exciter son zèle, le religieux s'engagea de nouveau à calmer rapidement l'effervescence publique ; il pro-

mit d'apaiser la sédition , et de condre à la fois les ennemis du gouvernement en général , et particulièrement ceux du premier ministre. Docile à cette impulsion, le duc alla sur-le-champ trouver le roi dans sa retraite; le prince était fort occupé d'idées analogues à celles dont son ministre venait l'entretenir; on lui avait rapporté que le père Reluz son confesseur, qu'il demandait avec instance, était en proie à une violente attaque de goutte, et plus que jamais hors d'état de se rendre à ses ordres. Cette nouvelle l'avait jeté dans un accablement si profond, que les gambades des singes , et les lazzis du nain, maintenant sans charmes à ses yeux, avaient perdu leur empire accoutumé sur son esprit abattu. Les hurlemens de la populace se faisaient entendre alors, sur

des points plus rapprochés de l'oratoire; et Charles, frémissant, attribuait tous ces fléaux au mauvais état de sa conscience; persuadé qu'une absolution du père Reluz désarmerait le ciel, et remettrait tout en ordre. Le duc, à la vue de cette vive préoccupation, proposa d'aller chercher lui-même le religieux et de l'amener, à quelque extrémité qu'il fût réduit, puisque cette confession était décidément une affaire d'État; et pour ajouter à l'effet de cette grande mesure, le premier ministre déclara qu'il était politique de céder sans délai au désir que la reine venait de témoigner avec la même ardeur, de mettre aussisac conscience en ordre. Charles applaudit à ce dessein; il signa de grand cœur la nomination de Fray-Eugénio, et se renferma de nouveau, attendant

avec impatience ce qui résulterait de ces sages dispositions.

De retour dans son cabinet, le duc trouva le moine qui venait de terminer la rédaction d'un décret qu'il lui dit de signer.

« Déjà ! répondit le duc ; je vois, nous retirons le décret, n'est-il pas vrai ? J'y avais pensé, c'est une idée toute simple.

» — Trop simple ! répondit le moine. Non, je connais le terrain. Un gouvernement absolu ne subsiste que par la crainte qu'il inspire. Toujours en guerre avec les peuples sur lesquels il pèse, il en est respecté tant qu'ils croient à sa force. S'il trahit sa faiblesse, on le brave ; recule-t-il, on l'écrase. Laissons donc subsister le décret et soutenons-le avec vigueur ; mais il y manquait un

article; le voici, qu'on le copie en très-gros caractères, et par milliers. Vous ordonnez que la garde royale, inutile dans l'intérieur des appartemens, se forme en bataille autour du palais, et qu'on affiche en même temps ce nouveau décret sur les murs qu'elle protégera.

Le duc jeta les yeux sur le papier et lut avec étonnement un tarif de toutes les denrées de première nécessité, mis en rapport exact avec la nouvelle appréciation des monnaies.

« Vous le voyez, reprit le moine en altérant brusquement le signe de échanges de chaque instant, vous avez tout bouleversé; ceci rétablit l'ordre, c'est tout ce qu'il est possible de tenter en ce moment : nous ferons mieux ensuite; ordonnez qu'on exécute cette première mesure. »



Le ministre se hâta de donner ses ordres , et revint conférer avec le religieux , qui lui fit comprendre alors plus aisément la trahison du secrétaire d'Etat Éguya. Il était facile, en effet , de montrer les avantages que cet homme avide se proposait de tirer d'une loi impopulaire qu'il n'avait préparée que dans l'intérêt de ses spéculations privées. Pour achever de convaincre Medina-Celi , Fray-Eugénio lui indiqua un lieu particulier de son cabinet intérieur , où se trouvait une correspondance relative à ce projet , déjà proposé par Éguya sous les ministères précédens , et toujours repoussé comme funeste au bonheur public. Il conclut en déclarant que le service du roi et la sûreté de son premier ministre exigeaient que Éguya fût immédiate-



ment arrêté; l'ordre en fut signé et expédié sur-le-champ.

Le duc, de plus en plus surpris, était tenté d'attribuer à l'homme extraordinaire, dont il subissait l'influence, des facultés surnaturelles, fruit d'un commerce exécrationnable avec les puissances de l'enfer; et cette idée prit bientôt plus de consistance, quand on vint lui rapporter qu'à la vue des affiches nouvelles, le peuple s'était tout-à-coup calmé autour du palais; et que la sédition s'apaisait comme par miracle.

Fray — Eugénio prescrivit alors de faire suivre, par la troupe, le mouvement pacifique du peuple, à mesure qu'il se retirait, et de multiplier les placards sur tous les points de la ville qui deviendraient libres. En même temps, on devait occuper militairemen

les places et les carrefours, et commander aux régidors et aux alcades d'adoucir les esprits, par l'assurance que la bonté paternelle du roi veillait à ce que tous les intérêts fussent satisfaits. Ces mesures ne suffisaient pas encore ; la populace mutinée s'était portée à la maison de Dionis pour la piller. Les moines des couvens voisins étaient sortis en procession, avec des reliques et le Saint-Sacrement, bénissant à la ronde. La rébellion s'arrêtait, il est vrai, dans toute la sphère d'action de l'ostensor ou des reliquaires ; mais dès que les révoltés les perdaient de vue, la fureur du pillage renaissait plus violente dans les cœurs, et l'assaut de la maison recommençait avec un redoublement de furie, contre le juif accapareur, objet de leur exécration.

Fray-Eugénio voulut que l'on proclamât à son de trompe, dans le quartier de Dionis, que tous les magasins de la ville seraient abondamment approvisionnés, avant la fin jour, d'une quantité suffisante de tous les objets de consommation, réduits au prix de la nouvelle taxe; que les accaparemens seraient à l'avenir l'objet d'une loi, qui extirperait ce fléau, et que le roi punirait sévèrement les coupables dont les manœuvres poussaient ainsi son peuple au désespoir. Cette dernière publication ayant beaucoup diminué la masse des mécontents, il ne resta bientôt plus qu'une troupe de bandits, de la lie du peuple, toujours prêts à l'insurrection, et avides de pillage. On lança sur eux la cavalerie de la garde, qui les dissipa facilement et sans effusion de sang.

Tandis que le calme renaissait partout à vue-d'œil, Fray-Eugénio indiqua au duc, une maison du faubourg de Lavapiès, où l'on trouverait Dionis, dans une cachette qu'il décrivit. Il y était effectivement blotti : amené au palais secrètement, il fut introduit dans le cabinet du ministre en présence de Fray-Eugénio. Le pauvre Israélite était déjà glacé de terreur ; mais, les cheveux lui dressèrent sur le front, quand le moine, après lui avoir rappelé avec de grands détails les iniquités les plus obscures de sa vie, fit clairement allusion à des transactions dont il croyait le secret enseveli dans la tombe du secrétaire intime de Don Juan.

« Ce n'est pas tout, ajouta le religieux, d'une voix forte ; il est un noir

forfait, dont le remords doit peser plus douloureusement encore sur votre conscience ; coupable d'une lâche ingratitude , vous avez trahi votre bienfaiteur, votre ami....

» — Seigneur , interrompit Dionis, en essuyant son visage inondé d'une froide sueur ; si ma raison ne se refusait pas à croire aux revenans, je penserais....

» — Croyez plutôt à Dieu, Dionis, répliqua le religieux , d'un ton imposant, et craignez sa vengeance. Un repentir sincère pourra seul le désarmer. Votre vie est menacée ; je consens à vous donner un asile dans le cloître des Franciscains de Saint-Gil, jusqu'à ce que vous puissiez vous montrer de nouveau sans danger ; mais je vous impose la condition de laver vos souil-

lures dans les eaux de la pénitence : j'entendrai votre confession.... N'essayez pas de me tromper ; je lis jusqu'au fond de votre cœur. Quant à votre pardon sur la terre, des fautes récentes dont l'effet a été de compromettre la tranquillité de l'État et la sûreté du roi, le seigneur duc vous le promet, si, dans le cours de la journée, vous avez fait replacer chez tous les marchands de Madrid, les denrées entassées dans vos magasins depuis deux jours. Vous étiez instruit, par une trahison, de la prochaine publication d'une loi funeste, et vous avez spéculé sur la misère publique. Je pourrais aisément vous convaincre de corruption et vous livrer au gibet ; mais jetez-vous aux pieds du seigneur duc, et suppliez-le de confirmer votre grâce aux


conditions que je vous ai imposées. »

Ce langage de Fray-Eugénio produisit le double résultat qu'il s'en était promis. Dionis, prosterné aux genoux du ministre, prit l'engagement de remplir le traité que sa clémence lui offrait. Il fut conduit, dans une voiture, jusqu'au couvent de Saint-Gil, d'où il expédia les ordres nécessaires pour replacer partout, dans les boutiques, les marchandises accaparées. L'abondance ainsi rendue à la ville, la tranquillité acheva de s'y rétablir; et, vers le soir, il ne restait pas la plus légère trace des mouvemens qui avaient agité, le matin, la capitale.

D'un autre côté, les paroles mystérieuses du moine, et leur effet magique sur le juif pâlisant d'effroi, ajoutaient à l'impression qu'il avait eu dessein de




produire sur l'esprit de Medina-Celi. Le duc le considérait avec une sorte de crainte respectueuse ; indécis sur l'opinion qu'il devait se former de cet homme évidemment supérieur, il se rappelait la mission particulière dont l'avait chargé le Saint-Père, et les éloges du nonce. Alors, il était tenté de croire que cette force irrésistible, qui pénétrait et maîtrisait les âmes, était un don venu d'en haut ; mais, dominé par les habitudes superstitieuses d'un esprit très-borné, il inclinait plutôt à penser que les talens et les connaissances surprenantes du religieux, révélaient une intelligence secrète avec l'esprit des ténèbres. Fray-Eugénio lisait dans ses yeux troublés, l'anxiété de son âme, et souriait intérieurement de pitié, en considérant dans quelles mains le





hasard de la naissance, ou les petites intrigues d'une cour corrompue, placent souvent la destinée d'un grand empire. Quittant alors le ton d'inspiré, il entretint naturellement le duc des plus graves intérêts du royaume; pour obéir aux convenances de son état, il ne manqua pas de tout rapporter au bien de la religion et à la plus grande gloire de Dieu; mais, attentif surtout aux progrès de la grande intrigue dont le succès était confié à son habileté, il s'attacha particulièrement à persuader à Medina-Celi, que la religion véritable était une soumission aveugle aux décisions du Saint-Siège; que de Rome, centre de l'univers chrétien, émanaient tout pouvoir légitime, toute force, toute prospérité. Fray-Eugénio démontra au duc que hors de là, tout n'était que



rébellion contre Dieu, et qu'il ne fallait attribuer les maux de l'Espagne qu'à la tiédeur du zèle des chefs de ce malheureux empire, pour le service du père commun des fidèles. Ces idées, tout-à-fait en rapport avec les principes de Medina-Celi, relevèrent beaucoup à ses yeux le mérite du moine, qui le laissa pénétré d'admiration pour ses hautes vertus et sa solide piété.

Tout était pacifié dans la ville; tout respirait la joie dans le palais. Le roi seul, en proie aux plus douloureuses agitations, refusait obstinément de sortir de son oratoire, jusqu'à ce qu'il eût entretenu le père Reluz. Il y avait alors plus d'une semaine que le religieux n'était venu remplir ses fonctions quotidiennes auprès de son royal pénitent; et ce prince timoré restait frappé de

l'idée que les désordres de son royaume avaient leur source principale dans la colère du ciel, excitée contre lui par sa négligence à remplir un devoir sacré.

Dans cette disposition habituelle d'esprit du faible Charles II, le poste de confesseur était, sans aucune comparaison, le plus important de la monarchie. Aussi, la cour de Rome avait-elle remué les plus puissans ressorts pour y placer un homme dévoué à ses intérêts ; mais l'inquisition, rivale perpétuelle et puissante de la faction romaine en Espagne, était parvenue à faire nommer par Don Juan d'Autriche, un membre du conseil suprême du saint-office, le père Reluz. Allié le plus ardent de la duchesse de Terra-Nova, il l'aidait à dominer le jeune prince ; et la *camaréra mayor*, de son côté, usait

de son influence dans l'intérêt du père confesseur et du parti qu'il servait. Éguya, leur créature, qu'ils maintenaient l'un et l'autre, à leur profit, dans la familiarité du maître, était comme le lien de l'association de ces deux puissans personnages. Il disposait du *bol-sillo*, ou trésor privé du roi, le seul alors où les caisses ne fussent pas toujours complètement vides, grâce aux ressources momentanées de la vente des titres et des honneurs, des extorsions du fisc, des amendes, et du partage des rapines des publicains.

Mais un soufflet venait de renverser en un clin-d'œil cette triple et formidable puissance, d'affranchir à la fois le palais et l'empire, et d'ouvrir une libre carrière à toutes les ambitions comprimées par le despotisme de ces trois pervers. La

duchesse gisait, mourante et abandonnée, dans son appartement, d'où le bruit de sa disgrâce écartait tout le monde ; déjà malade, le père Reluz, à la nouvelle de la catastrophe de son amie, avait été saisi d'un accès de goutte si violent, qu'aucun effort humain ne pouvait lui rendre le mouvement, il était cloué sur son lit ; enfin, Éguya venait d'être arrêté et conduit dans une prison d'État.

Le duc restait donc seul maître du roi ; mais, pour le diriger, il fallait le saisir par la conscience, et c'était l'ouvrage d'un confesseur. L'idée s'offrit tout naturellement à Medina-Celi, de substituer au père Reluz absent, le père Fray-Eugénio, dont il venait d'éprouver le dévouement à sa personne, et de juger si favorablement les saines doc-

trines. Il proposa donc au roi de l'entendre; et cette ouverture ayant été bien accueillie, on manda sur-le-champ le franciscain qui, cette fois, n'opposa pas la moindre résistance. En effet, la fortune, par un caprice inespéré, couronnait brusquement l'ambition qui dévorait le moine, et dont le but, la veille encore, lui paraissait si éloigné!

Le roi resta long-temps enfermé avec Fray-Eugénio. Quand il sortit de son oratoire, il était plus pâle encore que de coutume; tous ses traits semblaient décomposés par la terreur; il avait le regard farouche; son maintien décelait un trouble et une agitation extraordinaires. Charles II touchait à sa vingtième année; il était d'une taille assez élevée, mais grêle à l'excès. Ses vêtemens, toujours noirs, étaient cou-

pés, à peu près comme ceux en usage à la cour de Henri IV. Il portait une golille, espèce de fraise empesée, sur laquelle tombaient ses cheveux blonds et rares, exactement aplatis, séparés au milieu du front, et passés derrière les oreilles. Cette coiffure défavorable ajoutait à l'insignifiance de sa longue figure enfantine, et pourtant dépourvue du charme de la jeunesse. Charles avait revêtu ce jour-là ses habits les plus somptueux; les fleurs en étaient brodées en perles magnifiques, au milieu desquelles étincelaient les plus gros diamans alors connus en Europe; son cordon de la Toison-d'Or se composait d'émeraudes et de rubis, dont l'éclat éblouissait les yeux. La splendeur de cette parure de fête, offrait un pénible contraste avec la profonde tristesse



du jeune monarque. Les courtisans attribuaient sa noire mélancolie au souvenir des dangers auxquels il venait d'échapper; il n'en était rien; quelques paroles de Fray-Eugénio avaient bouleversé son ame.

L'heure était venue d'aller au *Buen-Retiro*, où tout se disposait pour la représentation de la comédie du Saint-Sacrement, composée par le vieux Caldéron. Le couple royal, en traversant la ville pour s'y rendre, fut salué par les cris d'amour et les bénédictions de ce même peuple qui, peu d'heures auparavant, faisaient retentir les voûtes du palais, de clameurs menaçantes; le roi ne parut pas plus ému de ces démonstrations affectueuses, qu'il n'avait été réellement effrayé du bruit des malédictions; une seule et terrible pensée



absorbait toutes ses facultés. En arrivant à cette maison de plaisance, dont la reine-mère faisait les honneurs, Charles la pria de l'entendre en particulier. Après une longue conférence, il se montra moins accablé, et parut même au spectacle, qu'il écouta dévotement jusqu'à la fin, comme un exercice de piété.





## CHAPITRE VIII.

## LA MONOMANIE.

Au moment où, par le conseil de Fray-Eugénio, le duc de Medina-Celi avait ordonné que la garde royale sortît du palais, afin d'agir contre les séditions, Don Luis fut chargé par son père de diriger l'ensemble de cette expédition. Il fallait à la fois beaucoup de vigueur et de modération; le résultat fit le plus grand honneur aux talens et au caractère du jeune homme. Parvenu, à la tête de la cavalerie, à l'endroit de la rue *Mayor*, le plus rapproché

de la grande place, la masse du peuple, plus compacte et plus hostile, lui opposa une résistance inattendue, qui suspendit tout-à-fait sa marche pendant quelques momens. Vainement, les régidors et les alcades, armés de leurs longues baguettes, signe révérend de leur dignité populaire, invitaient les mutins à lire le nouveau décret que des afficheurs placardaient, à l'abri de la protection des troupes, sur les murailles des édifices voisins; vainement, une partie de la multitude, satisfaite et calmée, s'écoulait avec lenteur; des milliers de spectateurs de la course des taureaux, sortis à la fois, du cirque, et vomis sur ce point par deux larges embouchures, grossissaient incessamment la foule, et multipliaient les embarras de Don Luis.

Au centre de cette espèce de tour-

billon, un petit groupe s'agitait avec fureur ; on élevait les bras, on échangeait de violentes injures, on frappait de grands coups, et les cris effroyables *e muera ! muera !* qu'il meure ! surmontaient tous ces bruits. Don Luis se tint jour, avec ses cavaliers, jusqu'à ce noyau de mutinerie ; il arrivait à temps pour le pauvre Santos, aux prises avec Tomassa et ses voisines, qui appelaient sur lui la vengeance publique ; elles demandaient qu'on immolât le complice du juif accapareur, l'associé de l'ionis, l'ennemi du peuple. Le malheureux, victime de la rage de ces furies, était déjà renversé ; sa femme et sa fille poussaient des cris lamentables. Mais, à la vue de ce secours inattendu, tout-à-coup remis sur pied, il eut bientôt repris, avec l'offensive, ses airs et son

langage de supériorité. Tomassa et le commères venaient de disparaître dans la foule; Santos, couvert de fange, avait la figure noire de contusions; ses vêtements sanglans étaient tout déchirés; et dans ce misérable état, le sot, repoussant la pitié que Don Luis accordait à sa triste position, lui prit familièrement la main, en l'assurant qu'il n'oublierait jamais le service qu'un ami venait de lui rendre; qu'il pouvait compter sur sa gratitude, et qu'il le conjurait de ne pas le ménager dans l'occasion.

Don Luis, sans prendre garde à la ridicule présomption de cet homme incorrigible, ne vit que son malheur, et considéra seulement que le danger renaitrait sans doute, pour cette malheureuse famille, aussitôt que la troupe serait éloignée. Emu de compassion, il donna l'or

dre à deux cavaliers de protéger la retraite de Santos jusqu'à sa maison, et de s'y tenir en sauve-garde à la porte, en leur commandant d'y rester tant qu'il ne les enverrait pas relever. Cet acte de commisération, qui sauva Santos d'une mort inévitable, et sa maison du pillage, le fat ne manqua pas de le faire tourner au profit de son sot orgueil; en sorte que la chute d'Éguya et de Dionis, qui écrasait le petit homme, loin de lui faire courber la tête, semblait encore le grandir, en offrant à sa vanité l'occasion d'un nouveau triomphe. Il résulta de-là, du moins, que cette protection publique du fils du premier ministre, qu'il appelait son ami, et sa contenance assurée, imposant à tout le voisinage, on dut le croire irréprochable; les hostilités ouvertes cessèrent donc

tout-à-coup. Mais l'animosité, née des torts antérieurs, resta dans toute sa force, et la haine s'accrut des nouvelles insolences de Santos. Des yeux jaloux étaient ouverts sur ses moindres démarches; l'envie et la vengeance veillaient à sa porte, épiant l'occasion de frapper un coup, sous l'effort duquel succombât une fois cette famille détestée.

Don Luis était loin de soupçonner ces dispositions hostiles, dont la connaissance l'aurait engagé à éloigner Natalia d'un séjour aussi dangereux. Plein de confiance, au contraire, dans le zèle de ces gens qui lui devaient la vie, il prit la résolution de révéler à Santos une partie de ses secrets, de lui déclarer ses vues sur Natalia, et le dessein qu'il avait formé de continuer à

la voir chez lui , sous les yeux du respectable marquis de Las Torrès. En conséquence , dès qu'il eut achevé de remplir sa mission , et d'en rendre compte à son père , il courut à la maison de Santos. Il le trouva seul et très-soucieux ; sa vanité n'ayant plus de témoins , la crainte avait repris tout son empire , et le malheureux n'hésita pas à prendre devant Don Luis l'humble attitude d'un suppliant. Il le conjura de le protéger contre les ennemis auxquels il allait rester en butte , privé de l'appui d'Éguya. Le jeune homme lui promit de parler pour lui , et de le maintenir dans son poste ; il s'engagea même à l'élever bientôt à un meilleur emploi , s'il pouvait compter sur de la discrétion , et sur un dévouement aveugle à son service. Ce marché fut bientôt con-



clu : Santos tomba aux pieds de cet illustre protecteur, et le conjura de mettre à l'instant même sa bonne volonté à l'épreuve.

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Don Henrique, échappé avec peine aux dangers de cette orageuse matinée, rentrait enfin suivi de Maria. Félipa n'eut pas plutôt aperçu l'étrange figure de la pauvre femme, que la prenant pour une mendiante qui s'introduisait effrontément, jusque dans l'intérieur de sa maison, avec de mauvais desseins, elle s'arma d'un bâton; et, sans égard pour les représentations du marquis, elle s'apprêtait à la charger. Heureusement pour elle, Don Luis, reconnaissant la voix de Don Henrique, courut à sa rencontre; et Maria ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle vola vers lui

les bras ouverts, en réclamant sa protection ; le jeune homme la conduisit jusque dans le salon de Santos, qu'il pria de la traiter avec égards, et comme une personne à laquelle il prenait le plus grand intérêt ; à l'appui de cette recommandation, il donna quelques pièces d'or pour lui acheter des vêtemens neufs et du linge. C'étaient autant d'ordres sacrés aux yeux de Santos, qui voulut sur-le-champ s'occuper lui-même de tous les détails qui concernaient le logement de sa nouvelle hôtesse ; tandis que sa femme et sa fille feraient l'emplette des habits, et lui prépareraient un bon repas.

Maria, jusque-là toujours en défiance du marquis, n'avait cessé de lui demander sa fille, et de se plaindre de ce qu'il a trompait ; tous ses chagrins et son

inquiétude se dissipèrent à la vue de Don Luis ; elle redevint douce et docile ; et , d'après sa promesse qu'il reviendrait vers le soir avec elle , la pauvre femme consentit à tout ce que l'on voulut , et se laissa conduire à la chambre qui lui était destinée. Don Luis fit ensuite , à Santos , la confidence de ses projets ; il lui annonça que Natalia viendrait à la nuit tombante , passer une heure avec Maria ; Don Henrique présent à cet entretien promit de l'aller chercher au palais , et le jeune homme , ravi de joie par l'espérance de la revoir , courut , en attendant , se montrer un moment au spectacle du *Buen-Retiro*.

Tout semblait favoriser les deux amans ; l'un et l'autre hâtaient , de leurs vœux , l'instant du rendez-vous. De son côté madame Jourdan séchait d'impa-

tience, convaincue qu'il ne s'agissait que de consulter la femme de Cangas, au sujet de la maladie de son fils. Averti que l'accès était libre désormais, dans l'appartement de la nourrice, depuis la défaite de la *camaréra mayor*, le marquis était venu de bonne heure se mettre aux ordres des deux dames, afin de leur servir de guide. Mais, pour faire avec le mystère convenable cette expédition secrète, il fallait attendre la nuit; elle couvrit enfin Madrid de son voile, et ils prirent le chemin de la rue *Mayor*. Santos vint les recevoir à sa porte, les introduisit dans le salon, et se retira doucement. Don Luis et Maria les attendaient; la pauvre femme était vêtue et coiffée décemment; Natalia fit avec plaisir cette remarque, qui lui parut un indice du retour de sa raison;

elle ne douta plus que Maria ne l'eût tout-à-fait recouvrée, à la vue de l'expression de sa joie en serrant dans ses bras l'enfant qu'elle avait allaitée; ses discours pleins de sens, ses regards tendres, mais calmes, les caresses mesurées qu'elle lui prodiguait, tout lui fit d'abord présager l'issue la plus heureuse, à cette entrevue ardemment désirée.

Après les premiers momens d'effusion, on s'assit. Maria était placée sur le sofa entre les deux amans; le marquis, la voyant si bien disposée, craignit que sa présence ne réveillât, dans cet esprit malade, les tristes idées de demain; et que celle de madame Jourdan ne lui imposât de la contrainte; il fit donc signe à la nourrice de le suivre dans sa chambre, où il s'efforça de la

faire comprendre que cette retraite momentanée importait au succès de l'affaire qui les amenait chez Santos.

Natalia, satisfaite de n'avoir plus d'autre témoin que Don Luis, embrassa de nouveau Maria, en l'assurant que si leur réunion lui causait tant de joie, c'était à cause des avantages qui devaient en résulter pour Francisco.

« Avant tout, mon enfant, lui dit Maria, il faut me répondre avec franchise. Es-tu la femme du seigneur Don Luis de la Cerda, que voici ?

» — Quoi, vous me connaissez ! s'écria le jeune homme.

» — Très-bien, seigneur, et depuis long-temps, répondit-elle ; quand je fus arrêtée avec mon cher Francisco, le jour de l'émeute, au sujet du confesseur Neithard, on nous sépara ; nous fûmes

conduits dans les prisons de cette ville, d'où l'on nous transféra dans d'autres endroits que j'ignore, car nous voyagions dans des voitures fermées, et la nuit. Après bien du temps, après bien des souffrances et un long procès, nous nous revîmes enfin, mon pauvre homme et moi, à Santiago, dans la cérémonie d'un auto-da-fé général, où nous parûmes en qualité de *judaïsans réconciliés*. Nous fîmes abjuration publique, un cierge jaune à la main, et ensuite nous subîmes notre sentence, qui nous condamnait à huit ans de prison ; en outre, l'arrêt de Francisco lui défend à perpétuité l'approche de Madrid, et de toutes les résidences royales à vingt lieues à la ronde. Pour moi, exempte de cette dernière peine, aussitôt que je fus libre, je me proposai



de revenir dans la capitale , pour y régler nos anciens comptes avec ceux qui nous devaient quelque argent ; je m'apprêtais à partir , quand nous reçûmes à Cangas , la visite du mari de ma parente , Blanca Nogueira . Il revenait au pays , pour des affaires de très-grande importance , qui demandaient beaucoup de secret , et à la tête desquelles était le seigneur Don Aventura Dionis . Tout se traitait avec des agens de cette maison en Portugal . Le vieux cousin tomba malade à la maison , et fut bientôt dans un si mauvais état , que ne pouvant rien faire de ce dont il était chargé , il prit le parti de nous tout confier . Mon mari partit alors pour Coïmbre , à la place de notre parent , et moi je reçus la mission d'aller à Madrid , pour rendre compte au sei-



gneur Dionis ; car il aurait été trop dangereux d'écrire.

» J'étais, dans ce temps-là, si troublée encore de tout ce que j'avais vu et éprouvé dans les cachots de l'inquisition , que mon faible esprit fut , je crois, un peu dérangé. Cependant , je remplis bien ma commission. J'étais descendue à Madrid chez Blanca Nogueira. Elle et son mari, comme il me l'avait dit à Cangas, s'étaient occupés à rassembler et à mettre en sûreté ce qu'ils avaient pu, de notre petit avoir. Blanca m'apprit, à mon arrivée, le sort de ma chère enfant sa filleule ; oui, ma fille, c'est ainsi que j'ai su que tu demeurerai chez Dona Eugénia. Ta marraine faisait alors un petit commerce de brocantage qui lui donnait entrée dans beaucoup de grandes maisons ; elle avait, de plus, le

talent de deviner par les cartes, par le marc de chocolat et par les étoiles, et de faire des philtres que les dames achetaient fort cher; et comme elles payaient, en outre, le secret à un prix encore plus élevé, Blanca était dans ce temps-là sur un fort bon pied. En relation avec toutes les femmes de chambre des dames de la cour, elle était au courant de ce qui s'y passait. Elle m'instruisit de l'amour du seigneur Don Luis de la Cerda pour toi, et de son assiduité chez Dona Eugénia. Nous convinmes qu'elle me conduirait dans cette maison où elle avait accès, et que je m'y ferais connaître de toi. Nous étions prêtes à exécuter ce dessein, quand nous reçûmes la nouvelle de la mort du mari de Blanca; elle en conçut tant de chagrin, qu'à son tour elle tomba dan-

gereusement malade. Précisément à la même époque, j'appris une autre mort... mais cela est encore un mystère..... cette mort-là, mon enfant, si tu la savais.... laissons cela...

Maria resta un moment pensive et silencieuse; les jeunes gens se firent signe, en même temps, de ne pas la distraire dans la crainte de rompre le cours de ses idées; ils continuèrent donc d'écouter avec la plus grande attention : « Oui, laissons cela, reprit-elle; ces tristes événements me firent beaucoup de mal; je me sentis de nouveau saisi de ce trouble que j'avais éprouvé en route, et je ne me souviens plus bien clairement de ce qui se passa; seulement, et cela n'est certainement pas un songe, un jour que j'essayais dans le laboratoire de Blanca

une nouvelle composition qu'elle m'avait enseignée , j'entendis venir deux hommes qui causaient avec mystère. Craignant d'être surprise , je me cachai derrière des linges étendus dans un endroit de ce vaste grenier , et j'y restai immobile. Je reconnus la voix de Dionis ; je ne sais quel était l'autre homme ; mais leur entretien roulait sur les choses que m'avait révélées , en partie , le mari de Blanca. J'appris ainsi le détail des projets dont je n'avais qu'une connaissance imparfaite. A la suite de cette scène , tout est confusion dans ma mémoire ; je me rappelle pourtant que je me présentai seule chez Dona Eugénia , et que les valets me maltraitèrent. Blanca la traitait secrètement , depuis long-temps , pour une maladie qu'on ignorait , et m'avait con-

fié que cette pauvre dame n'avait pas long-temps à vivre. Je crus m'attirer son attention, un jour qu'elle sortait sans toi, en l'abordant et lui parlant tout bas de ce secret; mais aussitôt je fus accablée de coups par son ordre. Je devins alors furieuse, et je ne saurais dire ce que je fis jusqu'au moment où je me retrouvai avec toi à Cangas, dans la famille, et réunie à Francisco. Depuis ce temps-là, continua Maria en pleurant; il est arrivé bien des malheurs, mon enfant; et ma pauvre tête....

» — Du courage, ma bonne Maria, dit Don Luis; nous voici maintenant ensemble, et nous allons mettre tout en œuvre pour ramener aussi Francisco....

» — Impossible ! interrompit-elle, il

ne peut revenir ici, je vous ai dit qu'il est exilé à perpétuité de la capitale; mais nous irons à Grenade le retrouver.

» — Est-il donc bien certain qu'il soit à Grenade? demanda Natalia.

» — Où serait-il? répondit Maria d'une voix sombre. Il m'a fait écrire une seule fois, de cette ville, à son retour de France; et depuis, je n'en ai reçu aucune nouvelle. Je voulais partir pour l'aller rejoindre. Mais presque aussitôt, ma vieille mère et ma sœur ont été arrêtées. Je suis restée, dans l'espérance d'apprendre quelque chose touchant leur destinée. Sans ressources, je suis tombée dans la dernière misère; comment aurais-je entrepris une si longue route! J'étais enfin réduite au désespoir, quand j'ai reçu l'argent que tu m'as envoyé par ce jeune Français.

Ce fut une grande consolation ; et pourtant, je crains bien aujourd'hui qu'il ne m'ait porté malheur....

» — En quoi donc ? demanda Natalia.

» — Il est possédé du démon , répliqua Maria d'un air égaré.

» — Eh non , dit Natalia. Ne croyez pas cela. D'après le rapport de sa mère, ce jeune homme a eu , dans son enfance , quelques attaques d'épilepsie.

» — Il est possédé , ma fille ; je l'ai vu deux fois aux prises avec l'esprit : à Cangas d'abord , et ensuite à Salamanque. Je m'y connais....

» — Eh qu'importe ! interrompit Don Luis ; laissons cela , ma bonne Maria. Ecoutez-moi , je vous prie. Vous connaissez le secret de notre amour ; vous nous demandiez tout à l'heure si je suis l'époux de votre Natalia ! Pouvez-vous



ignorer, vous qui l'avez nourrie et élevée, que ce mariage ne peut se faire qu'avec l'aveu de ses parens! »

Il s'arrêta ; tous deux avaient les yeux attachés avec anxiété sur Maria, qui paraissait déjà occupée d'une autre pensée. Son regard était fixe.

« Répondez-nous, lui dit Natalia, songez que je ne voudrais retrouver ma famille que pour avoir plus de moyens de reconnaître tout ce que je dois à vous et à notre cher Francisco.

« — Francisco est maintenant à Grenade, reprit-elle d'une voix altérée. Il faut que nous y allions sans plus de retard. Il est malade, ou bien... et je n'y puis penser sans frémir; ou bien il est encore arrêté par ordre du saint-office..... Alors, continua-t-elle en pleurant amèrement, alors..... tout est fini.



» — Quelle idée ! lui dit Don Luis ; pourquoi s'effrayer de la sorte ?

» — Convaincu , relaps !....

» — Non , non , Maria....

» — Des tortures..... l'échafaud... un bûcher....

» — Au nom du ciel ! s'écria Don Luis, écarterez ces images affreuses. Je vais envoyer cette nuit même... tout à l'heure, un homme intelligent et sûr, à Grenade , où il recueillera toutes les informations désirables ; en attendant reprenez vos sens, bonne Maria. Pensez que si je suis l'époux de Natalia , je pourrai protéger Francisco , lui assurer un sort heureux , ainsi qu'à vous. Nommez-nous les parens à qui je dois demander sa main , Maria ; nommez-les , je vous en conjure au nom de Francisco.

» — Qui vous a dit qu'elle n'est pas sa fille ? demanda-t-elle d'un air étonné.

» — Lui-même, répondit vivement Natalia ; oui, Maria, Francisco n'a pas hésité à m'avouer que vous n'êtes que ma nourrice.

» — Il ne sait rien, répliqua-t-elle ; il n'y a plus que moi sur la terre...

» — Il est donc vrai que je ne suis pas votre fille, interrompit Natalia, en lui pressant les mains avec tendresse : vous possédez seule ce secret ; pourquoi me le cacher ? pourquoi refusez-vous de me rendre à ma famille ? vous n'avez qu'un mot à dire ; prononcez-le, Maria, je n'en serai pas moins soumise à vos moindres volontés ; vous trouverez toujours en moi une fille respectueuse ; je vous devrai plus que

la vie, je vous chérirai comme une véritable mère....

» — Non, non, dit-elle avec force; non. Quand vous serez satisfaits l'un et l'autre, vous abandonnerez aussi mon malheureux homme à son funeste sort. Venez avec moi tous deux à Grenade; sachons où il est, ce qu'il fait, s'ils l'ont jeté dans les cachots du saint-office.... Alors.... je dirai ce qu'il faut... notre dernière ressource est dans ce secret. Je ne le révélerai pas avant qu'il ne soit indispensable au salut de Francisco... si Francisco est mort... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en se jetant à deux genoux, les bras levés au ciel; l'infortuné aurait-il donc péri dans ces épouvantables tortures, loin de toute consolation, sans obtenir une larme de pitié, un seul mot, un seul

regard de tendre compassion ! en maudissant le Créateur de lui avoir donné le jour, d'avoir animé son pauvre corps pour le livrer aux tenailles de ces exécrables bourreaux !... »

Cette violente apostrophe fut brusquement interrompue par l'apparition de madame Jourdan. Le marquis avait long-temps contenu son impatience, par des gestes qu'il s'efforçait de rendre significatifs, et qui désespéraient la nourrice. Elle comprenait seulement qu'il fallait attendre. Mais, enfin lassée de cette pantomime, et avertie par les éclats de la voix de Maria qu'il se passait dans le salon quelque scène extraordinaire, elle venait d'en ouvrir la porte malgré l'opposition de Don Henrique. Étonnée de la position et du langage véhément de la pauvre femme, ma-

dame Jourdan s'arrêta pleine d'effroi, s'imaginant avoir suspendu quelque conjuration de la sorcière de Cangas. Comme elle, toute à l'idée unique dont elle était obsédée, et ne pensant qu'à la maladie de son fils, elle reprocha vivement à Natalia de n'être pas venue l'avertir du point où en était la consultation, et de la laisser si long-temps avec un baragouineur qui n'entendait pas plus la raison qu'un Suisse. Pendant qu'elle se donnait carrière, les jeunes gens avaient replacé Maria sur le sofa, et lui adressaient des paroles consolantes qu'elle n'écoutait plus; ses larmes étaient taries; elle regardait devant elle sans rien voir.

La nourrice, demeurée à la porte du salon, sans oser avancer, faisait tant de bruit, pour attirer l'attention de

Natalia, et répétait ses questions avec tant d'instances, que la jeune personne prit enfin le parti d'aller à elle, en la conjurant de se taire. « Eh bien ! demanda madame Jourdan, que pense la sorcière de la maladie de mon fils ? elle s'est bien rappelée de l'avoir vu ? »

Natalia, troublée, l'entendait à peine et la pria de remettre cet entretien à un autre moment. « Qu'avez-vous donc ? reprit la nourrice alarmée ; vous êtes toute hors de vous ! Que vous a dit cette femme au sujet de mon fils ? Je veux tout savoir. Qu'on ne me cache rien, est-il en danger ?

» — Point du tout, Madame ; il n'est pas question de cela.

» — Allons ! voilà des mystères maintenant ! reprit la nourrice. Je vois bien qu'il y a quelque chose. Expliquez-vous ;

ne me laissez pas dans cette affreuse situation. Je vous déclare, Mademoiselle, que je suis capable de mourir d'inquiétude, si vous ne me parlez pas franchement; il vaut cent fois mieux me dire la chose sans détours.

» — Je vous proteste, Madame, que nous n'avons presque rien dit de votre fils.

» — Eh! pourquoi donc seriez-vous si pâle et si agitée! dit la nourrice. Non, non; je vois clair; je suis une femme perdue! »

Natalia, entre ces deux genres de folies, désolée, perdant aussi la tête, vit bien qu'il fallait renoncer à s'entendre, et à rien finir ce soir-là; elle courut à Don Luis et à Maria, les pria de régler ensemble une seconde entrevue, et de la faire prévenir de l'heure dont ils

conviendraient, dans la journée suivante. Puis, retournant à la nourrice, elle la supplia de sortir avec elle, et de retourner au palais où elle l'instruirait de tout. Don Henrique, leur guide fidèle, se chargea de les reconduire. Tout en marchant, Natalia le mit au courant de ses propres affaires; elle parlait espagnol. La bonne Jourdan se confirma, par-là, dans l'idée qu'on lui voulait dérober la connaissance d'un secret important et funeste; son inquiétude s'en accrut, et sa mauvaise humeur était au comble quand le marquis la quitta. Arrivée enfin dans sa chambre avec Natalia, elle allait éclater, quand l'aspect imprévu de Fray-Eugénio, qui l'y attendait, contint un moment l'expression de sa colère.

Toutefois, les signes évidens de



son agitation frappèrent le religieux, il en voulut connaître la cause. Le bavardage incohérent de la nourrice ne lui ayant rien appris, Natalia l'informa de tout; et, quant au peu de mots qu'avait dits Maria au sujet du fils de madame Jourdan, elle déclara de nouveau qu'ils étaient insignifiants.

La nourrice, très-mécontente, s'écria que rien n'était insignifiant dans cette affaire, puisque la maladie de son fils était exactement la même que celle du roi. Natalia, ne pouvant se défendre de sourire à cette exclamation, dit en espagnol à Fray-Eugénio : « Dieu nous en préserve ! car Maria prétend que son fils est possédé du démon ! »

Le religieux parut vivement frappé de ce mot; il le fit répéter à Natalia, qui ajouta que Maria était alors évi-

demment dans un état d'aliénation qui ôtait tout crédit à ses paroles.

« Cela peut être, reprit le moine en français ; mais, comme le fait observer très-judicieusement madame Jourdan, rien de ce qui a quelque rapport avec la santé de notre auguste souverain ne doit nous être indifférent. Il est très-singulier que Maria ait dit que ce jeune homme est possédé du démon ! »

A ce terrible mot la nourrice jeta un cri d'épouvante, et tomba sur son fauteuil dans un état à faire compassion. Natalia courut à elle ; la pauvre dame suffoquait. Heureusement, les larmes vinrent bientôt en abondance, et la soulagèrent en interrompant le torrent de paroles douloureuses et d'invocations ardentes à tous les saints, que provoqua d'abord ce coup inattendu.

Natalia voulut mettre à profit cette courte trêve, pour lui représenter que Maria n'avait pas l'usage de sa raison, en prononçant cette parole imprudente; elle interpella le religieux, et le pria de faire valoir ce motif de tranquillité.

« La vérité avant tout, ma fille, répondit Fray—Eugénio; n'abusons pas madame Jourdan, le fait me paraît très—grave.

» — Quoi! mon père! repartit la jeune personne d'un ton chagrin, ne m'aidez-vous pas à détruire cette impression ridicule, que le discours d'une insensée a produite sur l'esprit de notre amie! La possession du démon est une fable à laquelle on ne croit plus.

» — Que dites-vous! interrompit le moine d'un ton sévère; voilà des paroles

bien impies , si elles ne sont pas le fruit d'une profonde ignorance.

» — C'est de l'ignorance , mon père , répondit Natalia tremblante ; Dieu me garde de l'impiété ! mais enfin , je croyais.....

» — Ma fille , reprit le religieux d'un ton fort imposant , il devait vous suffire de ce que j'ai dit d'abord , que le fait me paraît grave. Néanmoins , comme vous montrez de l'esprit et de la raison , je ne dédaigne pas d'entrer avec vous dans quelques explications propres à vous éclairer. Les Écritures , mon enfant , nous offrent des exemples fréquens de ces *possessions*. Les incrédules affectent , il est vrai , d'en attribuer les effets à de certains désordres physiques dont les symptômes ont , je l'avoue , de l'analogie avec les mouvemens impri-

més, par l'esprit malin, aux corps où il est entré. Ils ne manquent pas aussi de nommer vision d'un cerveau malade, les révélations que Dieu permet au démon de faire par la bouche des *possédés*. Mais, douter de la réalité des *possessions* qui se rencontrent de nos jours, chercher à les expliquer par des moyens naturels, leur attribuer des causes humaines, c'est mettre scandaleusement en question celles dont la croyance nous est imposée par l'autorité des livres sacrés. Voilà l'impiété ! soyez donc bien persuadée que la réalité des *possessions* n'est pas seulement une chose d'opinion, livrée au doute des hommes, elle est liée à la foi ; il y va du salut.

» — Vous l'entendez, Mademoiselle, s'écria la nourrice désespérée ; mon pauvre garçon est possédé du démon,

je n'ai plus qu'à mourir de honte et de douleur !

» — Je ne dis pas cela, repartit vivement le moine ; ce serait affirmer que le roi est également sous le pouvoir du démon ; n'assurez-vous pas que sa maladie est absolument la même ?

» — Exactement, mon père ; j'ai vu plusieurs fois le roi entrer dans l'accès. Je puis bien jurer que c'est une chose absolument semblable ; ainsi, mon fils n'est donc pas possédé ?

» — Je ne décide rien, ma fille, répondit le moine ; je n'ai pas eu lieu d'examiner la chose. Mais cette femme de Cangas, qui a pu en juger, nous donnerait des explications certaines à cet égard. Alors, ajouta-t-il d'un air rêveur, nous saurions à quoi nous en tenir sur la situation véritable

de notre infortuné monarque..... »

Madame Jourdan écoutait, toute palpitante de curiosité et d'inquiétude. Fray-Eugénio resta quelques momens absorbé dans de profondes méditations. Natalia rompit la première le silence. « Mon Dieu ! mon père, lui dit-elle, que tout cela est effrayant !

» — Calmez-vous, mon enfant, reprit le religieux. Mettons notre confiance en Dieu ; souvenez-vous que s'il permet le mal, par des vues qu'il ne nous est pas donné d'approfondir, sa bonté nous a pourvus des moyens de le guérir. Dans le cas malheureux que nous prévoyons, le Saint-Père ne serait pas invoqué vainement, et le nonce a de grands pouvoirs. »

La bonne nourrice, que ces paroles consolantes rendaient à la vie, baisa

les mains du moine avec ardeur, et le remercia du bien qu'il venait de lui faire. Elle continua cependant de se lamenter sur la faute qu'on avait commise, de s'être occupé d'autre chose que de la consultation, et n'épargna pas à Natalia les reproches. « Tout peut se réparer, lui dit le religieux. Il faut que vous voyiez Maria seule, et que vous l'interrogiez à loisir.

» — Et le moyen, mon père ! répliqua la nourrice désolée ; je n'entends pas un mot de son affreux baragouin.

» — J'y songerai, répondit Fray-Eugénio ; laissez-moi réfléchir à ces étranges événemens. »

Le silence se rétablit de nouveau. Il durait depuis plus d'un quart-d'heure, quand le bruit des voitures, retentissant sous la voûte de la porte du palais,



annonça le retour du couple royal, beaucoup plus tôt qu'on ne devait l'attendre. Fray-Eugénio parut inquiet, et engagea la nourrice à descendre pour recueillir des nouvelles, en lui recommandant de chercher l'occasion de faire prévenir la reine, qu'il était au palais, prêt à recevoir ses ordres au besoin. Dès qu'elle fut partie, le religieux, pour se livrer plus librement à ses pensées, feignit de se mettre en prières, et Natalia, de son côté, s'abandonna sans contrainte aux réflexions pénibles dont son esprit était occupé depuis son entrevue avec Maria.





## CHAPITRE IX.

## LE ROI POSSÉDÉ.

LA violente agitation de Charles II, en sortant de l'oratoire où Fray-Eugénio venait d'entendre sa confession, avait été le sujet de l'entretien général pendant la représentation de la comédie du Saint-Sacrement. On s'étonnait que ce spectacle, qui déridait quelquefois son front habituellement soucieux, fût, ce jour-là, sans pouvoir sur la profonde tristesse du jeune monarque. La véritable cause de cette sombre humeur était en effet si extraordinaire, que

tous les efforts des courtisans pour la pénétrer devaient rester infructueux. Le moine avait osé refuser l'absolution au roi, en promettant toutefois de la lui accorder aussitôt que le Saint-Père aurait obtenu pleine satisfaction, au sujet des outrages faits à l'Église dans la personne des hiéronymites de l'Escurial, et en réparation du sacrilège commis dans leur sanctuaire, à l'époque de l'enlèvement de Valenzuela.

Fray-Eugénio avait préparé l'esprit du roi à ce coup hardi, en l'étonnant par le récit de quelques particularités de son enfance, que ce prince avait droit de croire ignorées d'un homme étranger dans son palais, inconnu de sa famille. Le moine était également instruit, par la nourrice, de faits plus récents, mais non moins mystérieux, et dans lesquels il

prétendait découvrir les signes évidens du courroux céleste, et la menace de mourir sans postérité, si le roi ne se hâtait de le désarmer par une aveugle soumission au souverain pontife. Charles, stupéfait, se demandait, en tremblant, si Dieu avait permis que l'ange, témoin invisible et assidu de ses actions les plus cachées, eût fait à Fray-Eugénio ces étranges révélations. Il frémissait, accablé sous le poids de l'arrêt de ce moine audacieux; mais habitué, depuis l'enfance, à recevoir de son confesseur toutes les impulsions qui le dirigeaient, il n'eut pas même la pensée de se débattre contre cette puissance irrésistible, la seule qu'on l'eût instruit à révéler; il promit d'obéir. Tourmenté de ses scrupules et de frayeurs superstitieuses, pendant le spectacle, la contrainte qu'il

crut devoir s'imposer, en présence de la cour, lui fit éprouver de vives souffrances. Incapable de les supporter plus long-temps, à la fin de la représentation, il annonça qu'il n'assisterait pas au souper de la reine-mère, et retourna au palais, où il rentra mourant. A peine arrivé, le roi commanda au duc de Medina-Celi de faire arrêter, sur-le-champ, les jeunes seigneurs désignés par le nonce, ainsi que le président du conseil de Castille, Guébarra de la Puente.

Épuisé par cet acte de vigueur, le faible Charles tomba dans un accablement puéril. Inquiet des résultats de la disposition qu'il venait de prescrire, il déclara qu'il ne se mettrait au lit qu'après avoir reçu du duc le rapport circonstancié de l'exécution de ses or-

dres, et voulut rester seul avec la reine. Cependant, le mal faisait des progrès; le prince luttait contre la douleur, il poussait des gémissemens plaintifs; dans le dessein de soutenir son courage, la reine, essayant avec assez de succès l'emploi du peu de mots espagnols qu'elle avait appris, parvint à lui faire comprendre que le fils de sa nourrice avait la même maladie, qui n'était rien, et pour laquelle cette femme consultait en ce moment des gens habiles, qui répondaient de le guérir par des remèdes ignorés des médecins espagnols; elle promit de les lui indiquer, en ajoutant qu'elle ne doutait pas du succès. Ces paroles firent une profonde impression sur l'esprit du roi; il se les fit répéter à plusieurs reprises, et recommanda fortement à Marie-Louise de ne

pas manquer de lui faire connaître ces remèdes mystérieux.

Bientôt, pourtant, la crise devint plus alarmante ; la reine appela ; et, laissant Charles entre les mains de ceux qui calmaient ordinairement ses maux, elle entra dans sa chambre. La pièce n'était pas éclairée, il n'y avait personne. Étonnée de cette circonstance inouïe, elle avança, se dirigeant dans les ténèbres, jusqu'au cabinet où ses femmes françaises attendaient qu'on vint les avertir pour la coucher ; elles lui donnèrent l'explication de la singularité dont elle était si justement surprise. Les droits des personnes revêtues de charges dans la maison royale, sont des propriétés respectées en Espagne avec tant de scrupule, que l'usurpation des fonctions qui leur sont attribuées, est

une énormité dont on se défend comme d'un sacrilège <sup>1</sup>. Aucune des dames du palais ne s'était permis de s'attribuer les droits de la *camaréra mayor*, alors en proie à une fièvre ardente avec le délire ; pas un ordre n'avait été donné,

<sup>1</sup> On sait que Philippe III ayant le frisson de la fièvre, on apporta près de lui un brasier si ardent, qu'il en fut incommodé ; il demanda qu'on éloignât le feu, et l'on envoya chercher l'officier qui devait enlever le brasier ; il ne se trouva pas. Cependant, les charbons s'animant davantage, un grand s'écria : *Le roi se brûle !* un autre répondit froidement : *Cela est vrai !* Et personne ne bougea. Le pauvre prince poussait en vain des cris lamentables ; il fallut attendre l'homme en place, le valet grand seigneur qui seul avait le droit d'arracher son maître à ce cruel supplice. Quand il arriva enfin, Philippe avait les jambes brûlées. Son fils, Philippe IV, ayant été surpris à la chasse par une tempête



rien n'était préparé pour le service de la reine. Elle était fort attentive à ce récit, objet de son étonnement, quand la nourrice, descendue de sa tour, s'offrit à ses yeux encore tout émue de son entretien avec Fray-Eugénio ; elle conjura la reine de l'écouter un moment en particulier ; son action

mêlée de grêle et de pluie, fut attaqué, par suite de cet accident, d'une fièvre qui mit ses jours en danger, parce qu'aucun des courtisans de sa suite n'était en droit, par sa charge, de lui offrir son manteau pour le garantir de l'orage. Sous Philippe V, l'Italien Alberoni ayant osé porter atteinte aux privilèges du marquis de Villena, *mayordomo-mayor*, le fier Castillan saisit le cardinal par la manche, et chargea les épaules de Son Eminence d'une grêle de coups de canne, en présence du roi, pour soutenir l'honneur de l'étiquette.

et son regard avaient quelque chose d'étrange, qui frappa la jeune princesse; elle lui dit de prendre un flambeau, et rentra dans sa chambre avec elle. Là, madamè Jourdan, suffoquée par les larmes, se jetant à ses pieds, lui dit en paroles entrecoupées, qu'elle était la plus malheureuse femme du monde; qu'il fallait absolument que le lendemain, pour la première fois depuis tant d'années, elle renonçât à faire son service auprès de sa maîtresse, afin de pouvoir aller consulter la femme de Cangas; qu'elle mourrait d'inquiétude si cette faveur ne lui était pas accordée. La princesse, ne pouvant comprendre la cause de ce délire, lui commanda de s'expliquer. En ce moment, le roi, libre de l'accès qui ne l'avait atteint que légèrement, venait de quitter le lit

de repos où il s'était jeté ; attiré par le bruit , il entra dans cette chambre dont la porte était restée ouverte ; Charles s'arrêta , interdit à la vue de l'unique flambeau , dont la faible lueur rendait plus frappante encore l'obscurité lugubre qui voilait toutes les autres parties de ce vaste appartement. La reine ne l'avait pas entendu , étourdie par les cris de la nourrice , qu'elle continuait à presser de parler clairement. « Madame ! s'écria enfin la bonne Jourdan ; madame ! mon fils est possédé du démon ! »

Le rapport de ces mots avec ceux qui expriment la même chose en espagnol , facilita au roi l'intelligence d'une partie de la phrase. Il s'avança brusquement vers la reine et lui demanda ce que voulait dire cette femme. « Rien , rien , répondit-elle , ma nourrice est

folle. » Cependant le roi insistait avec tant de force, qu'il fallut bien le satisfaire, et la reine, perdant la tête à son tour, lui traduisit mot à mot la terrible exclamation.

Glacé d'épouvante, au souvenir de ce qu'elle venait de lui dire, peu d'instans auparavant, sur la similitude de sa maladie avec celle du fils de la nourrice, Charles sentit ses cheveux se dresser sur son front. Les ténèbres ajoutaient encore à l'horreur de cette impression soudaine, il tomba évanoui; et tous les symptômes de l'un des plus violens accès de son mal, se manifestèrent aussitôt. On le transporta dans son lit; les médecins et les officiers de sa maison s'emparant alors de sa personne, on ferma les portes de l'appartement.

La reine, seule avec la nourrice dans le sien, désespérée, versant des larmes amères, reçut avec consolation la proposition qu'elle hasarda, de faire descendre Natalia, et le père Fray-Eugénio que la Providence avait justement amené au palais ce soir-là. Ils vinrent; le moine s'étonna d'abord de la solitude et de l'obscurité des appartemens de la reine, et lui conseilla de mander une dame du palais, qu'il désigna; elle ne tarda pas à se présenter. Fray-Eugénio lui reprocha durement d'être en faute. Indignée d'une semblable interpellation de la part d'un homme tel que lui, la grande dame se retrancha dédaigneusement derrière la lettre de la loi suprême de l'étiquette. Mais le moine, élevant la voix, lui rappela les dispositions précises de ce code respecté, dont

la sage prévoyance avait tout réglé pour le cas où l'on se trouvait; il avait pris un ton menaçant; l'air de dignité qui lui était naturel, contribuait aussi à imposer à la coupable, qu'il acheva de confondre en lui faisant le détail des peines très-graves qu'elle avait encourues par sa négligence ou sa mauvaise volonté; il continua en citant plusieurs exemples d'événemens semblables, et de ce qui avait été pratiqué à cet égard sous différens règnes; il finit enfin par lui commander, au nom de sa souveraine, de rétablir immédiatement l'ordre du service de l'appartement royal, avec la noblesse et la pompe accoutumées.

La dame sortit, furieuse d'être vaincue en érudition, et cherchant où ce courtisan encapuchonné pouvait avoir ac-

quis un aussi vaste savoir. Mais, presque aussitôt, la vie se rétablit dans cette partie du palais, qui s'illumina comme par enchantement ; les filles d'honneur, héritières des premières maisons de la monarchie, reprirent leurs postes dans les salons, brillantes encore des somptueuses parures qu'elles avaient à la fête du *Buen-Retiro* ; et les courtisans affluèrent bientôt autour d'elles. Tout se ranima, la cour entière sembla sortir de dessous terre à la voix du religieux ; et la reine, distraite un moment de sa douleur par ce spectacle magique, commençait aussi à considérer Fray-Eugénio, comme un être d'une nature supérieure. Cependant, ses inquiétudes reprirent bientôt tout leur empire, elle alla le rejoindre dans le cabinet où il s'était retiré avec Natalia et la nour-



rice. On tint conseil ; le moine n'eut garde d'affaiblir l'impression d'effroi religieux que les paroles de madame Jourdan avaient produite. Au contraire, sans rien affirmer, se mettant à l'abri de tout reproche, en affectant de douter, il sut, avec art, élever, jusqu'au ton de la terreur, la crainte qu'il semblait s'efforcer de calmer. La nourrice, hors d'elle-même, en vint au point de supplier le Père de l'accompagner sur-le-champ, avec Natalia, chez la femme de Cangas. « Elle demeure près d'ici, ajouta-t-elle, on peut la forcer de s'expliquer à l'instant, au sujet des signes qui lui paraissent caractériser une possession du démon, dans la personne de mon fils. Le père Fray-Eugénio jugera, de cette manière, si l'opinion manifestée par elle, a quelque ombre de fondement.



Enfin, les réponses de cette femme, que nous rapporterons fidèlement, aideront à décider si la maladie du roi est en effet semblable à celle de mon fils ; alors on sera tout-à-fait tranquille ; ou bien, si le danger est réel, on pourra recourir, sans perdre de temps, au moyen indiqué par le Père, pour sortir d'une situation aussi cruelle.

» — Eh quel moyen ? demanda la reine avec inquiétude.

» — Le seul qu'autorisent les saints canons, lui répondit Fray-Eugénio, l'exorcisme !

» — Oh ciel ! s'écria-t-elle en pâlis-  
sant ; quel mot terrible ! sommes-nous  
donc réduits à cette épouvantable ex-  
trémité.

» — Non non, Madame, répondit  
Fray-Eugénio. Non, ce n'est pas mon

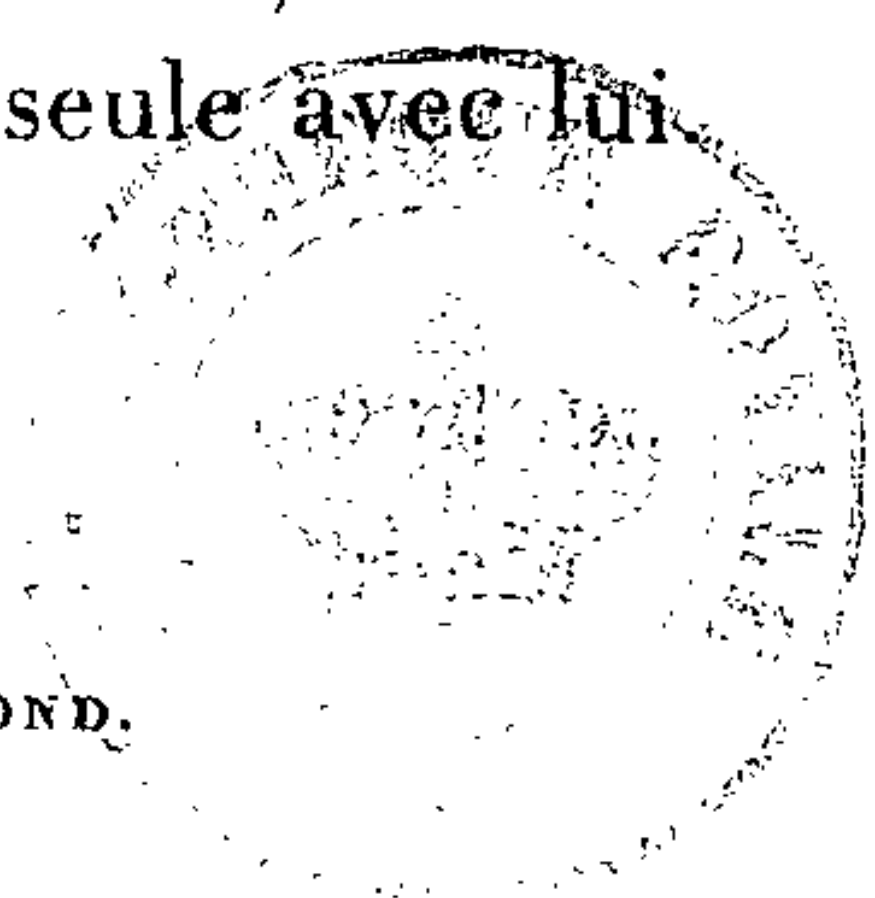
avis. Il faudrait que la preuve de la possession fût établie par une autorité respectable ; qu'un prince de l'Église , par exemple....

» — Eh bien , interrompit la reine , le cardinal Porto-Carréro , qui arrive de Rome , ne refusera pas de nous éclairer. Je vais le faire mander , j'espère décider le roi à voir immédiatement ce vénérable prélat. »

Madame Jourdan souffrait cruellement du peu de succès de sa proposition ; mais elle était trop fortement occupée de son idée pour que rien pût l'en détourner , et se jetant aux pieds de la reine , elle renouvela sa demande avec des sanglots ; enfin , à force d'importunités , elle arracha le consentement de sa maîtresse qui ordonna au moine et à Natalia de la satisfaire , et de re-

venir ensuite, lui rendre compte de cette démarche, dont le résultat n'était pas sans intérêt pour elle. Une voiture fut mise à la disposition de la nourrice; et la reine, maintenant maîtresse dans le palais, après avoir congédié sa cour, se fit ouvrir la chambre du roi, et commanda qu'on l'y laissât seule avec lui.

FIN DU TOME SECOND.



---

---

# TABLE

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

CHAP. I. — La Nourrice. . . . .	1
CHAP. II. — Le Goûter du Directeur. . . . .	24
CHAP. III. — Maria retrouvée. . . . .	50
CHAP. IV. — La Sédition. . . . .	82
CHAP. V. — Le Soufflet. . . . .	101
CHAP. VI. — L'Émeute. . . . .	138
CHAP. VII. — Une Révolution du palais. . . . .	169
CHAP. VIII. — La Monomanie. . . . .	205
CHAP. IX. — Le Roi possédé. . . . .	245



